

**LE PÈLERINAGE
D'UN NOMMÉ
CHRÉTIEN**

John Bunyan

Préface

« Je les ai instruits par un grand nombre de visions. » (Osée 12:10)

Approbation

J'ai lu par ordre de mon seigneur le chancelier un manuscrit qui a pour titre: « Le pèlerinage d'un nommé Chrétien » écrit en allégorie etc. Cet ouvrage est orthodoxe et animé de l'esprit évangélique. À Paris ce 16 juillet 1772, signé Genet, docteur de la maison et société de Sorbonne.

Préface du traducteur

Lorsqu'il paraît chez une nation étrangère quelque livre frivole, ou quelque roman licencieux, on ne manque point d'écrivains qui s'empressent de prostituer leurs plumes et leurs talents pour faire connaître ces ouvrages, et en répandre le poison parmi nous. Il n'en est pas de

même des livres de piété, et de ceux qui peuvent rendre les hommes meilleurs; il semble que nos écrivains regardent ces sortes d'ouvrages au-dessous d'eux, et comme peu propres à leur faire un honneur dans la littérature. Ah, s'ils étaient véritablement chrétiens, ils prendraient sans doute d'autres sentiments et s'estimeraient trop heureux de pouvoir travailler pour l'édification et le salut de leurs frères!

Fasse le ciel que « Le pèlerinage d'un nommé Chrétien », que l'on publie aujourd'hui, aie le bonheur de contribuer à remplir ces objets. Cet ouvrage a été composé par le sieur Bunyan, Anglais, il y a déjà un grand nombre d'années.

Dès qu'il parut, il fut enlevé avec la plus grande rapidité, et son succès se soutient toujours. C'est d'après la vingt-huitième édition, publiée en 1751, que cette traduction a été faite; on ne s'y est permis que de légers changements, et le retranchement de quelques longueurs; mais on a tâché de conserver; autant que l'on a pu, l'admirable simplicité de l'original.

On le publie pour le présent que la première partie de l'ouvrage de monsieur Bunyan qui contient « Le pèlerinage de Chrétien ». Si elle est goûtée, on donnera la seconde partie qui contient « Le pèlerinage de Christiana » ou de la femme chrétienne.

Un livre tel que « Le pèlerinage de Chrétien », qui jouit depuis si longtemps des suffrages d'une nation judicieuse et éclairée, doit avoir un mérite réel : on ne croit pas pouvoir le faire mieux connaître, qu'en mettant sous les yeux la préface imprimée à la tête de l'édition de 1751.

Préface de l'éditeur anglais

La multiplicité des éditions de cet ouvrage prouve combien il est goûté. L'allégorie ou la parabole est un genre d'écrire, qui dans tous les temps, a été regardé par les hommes du plus grand génie comme le plus utile et le plus instructif; par la raison sans doute, que ce genre présente la vertu sous une forme agréable, et qu'il est attrayant non-

seulement pour la jeunesse, mais même pour les personnes les plus mûres.

Platon, surnommé le Divin, et Socrate, que l'oracle déclara être l'homme le plus sage, faisaient un cas tout particulier de cette manière d'écrire. Mais qu'est-il besoin de recourir à des autorités profanes, quand nous voyons les écrivains sacrés donner les vérités les plus grandes et les plus importantes pour les hommes, sous une enveloppe et sous des figures? Vraisemblablement ils ont pensé que, par ce moyen, ces vérités s'insinueraient dans l'esprit avec plus d'adresse et de force. Nathan en sentit toute l'importance, lorsqu'il vint annoncer à David la colère d'un Dieu irrité. Ce roi, qui avait reçu du Ciel les faveurs les plus signalées, s'était oublié au point de commettre les deux plus grands crimes, l'adultère et le meurtre. Si le prophète eut reproché à ce prince son péché, sans apporter de ménagement, il eût pu encourir sa colère et son indignation : mais il eut recours à une parabole, dont l'effet fut le plus heureux; et le monarque touché expia sa faute par son repentir et par ses larmes. Que pouvons-nous dire de plus, sinon que

quelqu'un plus grand que Nathan et que tous les prophètes, que quelqu'un à qui le cœur et les affections de l'homme sont connus, Jésus-Christ, lui-même, dans le temps de sa vie mortelle, se plaisait à parler en paraboles à ceux qu'il daignait instruire.

On ne peut donc qu'applaudir à l'idée que M. Bunyan a eue de composer le « Le pèlerinage d'un Chrétien » comme il l'a fait : c'est une manière simple et naturelle, mais merveilleusement propre à représenter la vie de l'homme, puisque l'homme doit se regarder comme un pèlerin et un étranger sur la terre, ainsi que ses pères l'ont été. M. Bunyan a rempli son plan avec tant de succès, que jusqu'à présent il n'y a rien eu de mieux fait dans ce genre. Cet auteur, dans son style, joint à la plus grande simplicité un sentiment qui pénètre et qui touche. L'allégorie est admirablement soutenue; les transitions sont naturelles, les images fortes, nerveuses et pleines d'âmes; on y trouve surtout cet esprit qu'on ne voit répandu que dans les Saintes Écritures; aussi notre auteur montre-t-il combien il les avait étudiées, et combien il en était rempli,

puisqu'il ne s'est presque servi que de leur style, et qu'il semble se l'être approprié.

Les plus simples et les plus grossiers pourront puiser dans cet ouvrage des instructions, et y apprendre à devenir meilleurs; et les plus savants y trouveront matière à de sérieuses réflexions. Une des qualités particulières de ce livre, c'est que par la manière dont les choses y sont dites, il attache si agréablement, qu'il est difficile de le quitter. Les détails sur les misères et les faiblesses attachées à l'humanité sont si bien représentées dans quelques endroits, que l'on y éprouve plus de sensation qu'à la lecture de plusieurs belles pièces de théâtre, malgré la parure et le brillant de la diction de ces dernières. Oui, on croit pouvoir avancer qu'il n'y a personne de quelque état et de quelque religion qu'il soit, qui puisse lire quelques épisodes, et entre autres le passage de la rivière qui est à la fin, sans se sentir frappé d'une émotion religieuse et d'un tendre sentiment de piété.

D'après cet exposé, ne paraîtra-t-il pas étonnant qu'un homme simple et sans études, tel qu'était M.

Bunyan, ait pu composer un ouvrage aussi utile et aussi admirable? Mais quoi! Dieu ne se plaît-il pas quelquefois à manifester sa gloire d'une manière éclatante, par la bouche même des enfants? Le pauvre et l'ignorant gagnent le Ciel, tandis que (pour user des termes même de S. Augustin) les grands du monde et les savants, avec toutes leurs études et leur science, tombent dans l'égarement et se perdent. Tant il est vrai que l'Esprit de Dieu ne connaît point de bornes, et qu'il souffle les salutaires influences de sa grâce où il lui plaît.

1ère partie

Un jour après avoir erré dans le désert de ce monde, je me trouvai dans un endroit écarté où j'aperçus un antre; me sentant fatigué, j'y entrai pour me reposer, et le sommeil vint s'emparer de moi. Comme je dormais, j'eus un songe, et tout-à-coup dans ce songe, je vis un homme vêtu de haillons; il se tenait à une certaine distance de sa maison, dont il paraissait éloigner ses regards; il avait un Livre à la main, et il semblait porter sur son dos un fardeau fort pesant. Pendant que je l'examinais avec attention, je le vis ouvrir son Livre et y lire; et comme il lisait, il se mit à jeter de profonds soupirs, un grand tremblement le saisit, et ne pouvant se contenir davantage, il jeta un cri lamentable en disant : Que ferai-je ?

Dans cet état cependant il retourna dans sa maison. Il s'efforça de prendre sur lui, pour que sa femme et ses enfants ne s'aperçussent pas de son chagrin; mais il ne put se taire longtemps parce que sa peine croissait de plus en plus. Il leur ouvrit

donc son cœur, et leur parla ainsi : O vous, ma chère femme, et vous, mes chers enfants, que j'aime si tendrement, vous me voyez tout anéanti en moi-même par l'effet d'un fardeau qui m'accable. De plus, je suis informé de bonne part que notre ville sera indubitablement réduite en cendres par le feu du Ciel. Dans ce renversement terrible, vous, ma chère femme, et vous, mes chers enfants, ainsi que moi, nous serons tous misérablement ensevelis. Il n'y a qu'un seul chemin (que je ne connais pas encore) qu'il faut prendre pour éviter ce malheur, et par lequel nous puissions être sauvés.

À ce discours ils furent tous dans le plus grand étonnement : non qu'ils crussent que ce qu'il leur disait fût véritable; car ils pensaient que quelque maladie lui avait troublé l'esprit. Cependant la nuit approchait, et comme ils espéraient que le repos pourrait le remettre dans son état naturel, ils le pressèrent de se coucher. Mais la nuit ne fut pas plus tranquille pour lui que le jour, et bien loin de dormir, il la passa dans les soupirs et dans les larmes; aussi, quand le jour parut, et qu'ils lui

demandèrent comment il se trouvait, il leur répondit, de plus mal en plus mal. Il voulut pour lors recommencer à leur parler sur les sujets dont il avait été question la veille, mais leur cœur s'endurcit de plus en plus.

Pour tâcher de le tirer de cet état et de le guérir, ils usaient de toutes sortes de moyens; tantôt ils employaient ceux de la douceur, tantôt ils prenaient les manières les plus rudes, quelques fois ils le raillaient ou ils le querellaient, d'autres fois ils voulaient l'abandonner totalement. L'homme voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, se retirait dans sa chambre, soit pour prier pour eux, soit aussi pour gémir sur sa propre misère. Il lui arrivait encore d'aller tout seul dans la campagne; et là, ou il lisait, ou il était en prières, et pendant quelques jours il passa son temps dans ces différents exercices.

Un jour qu'il se promenait dans les champs, je le vis qui lisait dans son Livre, suivant sa coutume; son esprit paraissait fort agité, et comme il lisait, il s'écria, ainsi qu'il avait déjà fait : Que ferai-je

pour être sauvé ? Alors il se mit à examiner différents chemins, et il paraissait désirer d'en prendre un pour s'en aller : mais il s'arrêta, et je compris que son incertitude venait de ce qu'il ne savait quel chemin prendre. Pendant qu'il était dans cette perplexité, j'aperçus trois personnages qui paraissaient venir à lui; l'un se nommait Évangéliste, l'autre Tradition divine, sa sœur, et la troisième Église, leur interprète, tous trois Enfants de Dieu. Évangéliste l'aborda et lui demanda : Pourquoi criez-vous ? C'est, lui répondit cet homme, que je vois par ce Livre que j'ai à la main, que je suis condamné à mourir, et qu'après ma mort je dois être jugé; la première de ces choses m'afflige d'autant plus, que je ne suis pas préparé à la seconde, qui est le Jugement.

Pourquoi, lui dit Évangéliste, ne vouloir pas mourir, puisque la vie est accompagnée de tant de maux ? L'homme lui répondit : C'est que je crains que ce fardeau, qui est sur mes épaules, ne me fasse tomber plus bas que le tombeau et ne me précipite dans l'enfer. Or, monsieur, si je me sens hors d'état de paraître devant le Juge, que dois-je

présumer de la sentence qu'il prononcera ? Cette pensée me remplit de terreur, et c'est ce qui me fait jeter des cris.

Évangéliste lui dit : mais si vous êtes persuadé que c'est là le sort qui vous attend, pourquoi vous arrêtez-vous encore ? Il lui répondit, c'est que j'ignore par quel endroit il faut aller. Alors Évangéliste lui donna un rouleau de parchemin, sur lequel était écrit : Fuis de la colère à venir.

L'homme le lut, et regardant Évangéliste attentivement, il lui demanda : Où faut-il fuir ? Évangéliste lui dit, en lui montrant du doigt une for grande plaine : Voyez-vous là-bas cette petite porte ? Non : je ne l'aperçois point. Voyez-vous du moins cette lumière éclatante ? Je crois l'apercevoir. Et bien gardez ce point de vue, et allez-y tout droit, jusqu'à ce que vous voyez la porte à laquelle vous frapperez, et là on vous dira ce que vous aurez à faire.

Je vis dans mon songe qu'à ces paroles l'homme prit le chemin indiqué, et se mit à courir. Il n'était

pas encore bien éloigné de sa maison, quand sa femme et ses enfants, s'apercevant qu'il s'en allait, lui crièrent de retourner : mais l'homme mit ses doigts dans ses oreilles, et n'en alla que plus vite, en criant la vie, la vie éternelle. Ainsi il ne regarda point derrière, et il continua son chemin en courant au milieu de la plaine.

Ses voisins et ses connaissances ayant su cette nouvelle, sortirent pour être témoins de sa fuite; et comme il était encore à portée de les entendre, quelques-uns lui faisaient des menaces, d'autres le tournaient en raillerie, d'autres lui criaient de retourner. Parmi ces derniers il y en eut deux qui entreprirent de le faire revenir par force; l'un se nommait l'Endurci et l'autre Flexible. Quoiqu'il fût déjà éloigné d'eux d'une distance assez considérable, ils résolurent néanmoins de le poursuivre, et en peu de temps ils l'atteignirent.

Mes voisins, leur dit l'homme, par quel motif venez-vous me trouver ? Nous voulons vous engager de revenir avec nous. C'est ce que je ne ferai point. Vous demeurez dans la Cité-de-

Destruction; oui, je sais qu'elle doit éprouver ce triste sort, et si vous y mourez, vous tomberez tôt ou tard plus bas que le tombeau, dans un endroit terrible, où un feu de soufre brûle sans cesse : faites mieux, mes chers voisins, et venez avec moi.

Quoi, dit l'Endurci, nous abandonnerions nos amis et nos connaissances ? Oui, dit Chrétien, (c'était le nom de l'homme) parce que tout ce que vous laisserez n'est pas digne d'être comparé avec la possession de la moindre partie de ce que je cherche : et si vous voulez ne me point quitter, vous serez traités ainsi que moi, et vous ne manquerez de rien, car où je vais tout se trouve en abondance; venez et éprouvez la vérité de ce que j'avance.

L'Endurci. Il faut que les choses après lesquelles vous allez soient bien merveilleuses, puisque vous abandonnerez tout le monde pour les obtenir.

Chrétien. Je cherche un héritage pur, incorruptible, et qui ne passera jamais. C'est dans le

ciel qu'est cet héritage; là, il est en sûreté, et il ne doit être accordé dans le temps prescrit, qu'à ceux qui l'auront cherché avec soin. Ce que je vous dis est dans mon Livre : tenez, lisez-le.

L'Endurci. Vous vous moquez, avec votre Livre. Voyez, voulez-vous retourner avec nous; il faut vous décider, oui ou non ?

Chrétien. Non, certes; et puisque j'ai la main à la charrue, je ne veux point regarder derrière moi.

L'Endurci. Venez donc, mon voisin Flexible; retournons sans lui; c'est un fou qui croit en savoir plus que des gens raisonnables.

Flexible. Ne tenez point un pareil propos : si ce que Chrétien dit est véritable, les biens qu'il cherche sont préférables aux nôtres : je me sens du penchant à le suivre.

L'endurci. Quoi ! Vous voulez être plus déraisonnable que lui ? Suivez mon conseil et retournez; qui sait où un pareil homme vous

mènera ? Retournez, vous dis-je, et soyez sage.

Chrétien. Et non, ne dissuadez point le voisin Flexible; venez plutôt avec lui. Vous trouverez tous les biens que je vous ai dits et même davantage : si vous ne me croyez pas, prenez ce Livre, lisez-le, et pour juger de la vérité de ce qu'il contient, considérez que le tout est confirmé par le sang de celui qui l'a fait.

Flexible. Je commence à me rendre, et je me décide d'aller avec ce brave homme. Mais vous, mon cher Chrétien, connaissez-vous bien le chemin qui mène à cette place si désirable ?

Chrétien. Un personnage, nommé Évangéliste, m'a dit qu'il fallait gagner cette petite porte qui est devant nous, et que là on me donnerait des instructions touchant notre route.

Flexible. Allons, mon voisin, mettons-nous en chemin, et allons-y tous ensemble.

L'Endurci. Oh ! Pour ce qui me regarde, je

veux m'en retourner chez moi, et ne pas accompagner des insensés qui se font de pareilles chimères.

Je vis alors dans mon songe que quand l'Endurci les eut quittés, Chrétien et Flexible s'avancèrent dans la plaine, et commencèrent à s'entretenir de cette manière.

Chrétien. Je suis bien charmé, mon voisin, de vous avoir persuadé de venir avec moi : si l'Endurci avait été touché, ainsi que moi, de la force et de la terreur de ce qui doit arriver un jour, sans doute il ne nous eut point quittés comme il a fait.

Flexible. Puisque nous ne sommes plus que nous deux, dites-moi présentement quels sont les grands biens que vous espérez avoir, et dans quel endroit nous allons pour les posséder ?

Chrétien. Je puis mieux les concevoir dans mon esprit, que je ne puis trouver des paroles pour les dépeindre : mais puisque vous désirez les

connaître, je vous dirai ce qui en est écrit dans mon Livre.

Flexible. Pensez-vous que les paroles de votre Livre sont bien véritables et bien sûres ?

Chrétien. Oui, certes, je le pense; car il est fait par quelqu'un qui ne peut mentir.

Flexible. Dites-moi donc quels peuvent être ces biens ?

Chrétien. L'endroit où j'espère parvenir est un Royaume qui ne doit point avoir de fin; et nous posséderons une vie éternelle qui nous donnera la jouissance de ce Royaume pour toujours : là des couronnes de gloire nous attendent, et nous serons revêtus d'ornements qui nous rendront aussi éclatants que le soleil.

Flexible. Ah ! Mon cher voisin, ce récit me ravit : et quelle compagnie y aurons-nous ?

Chrétien. Arrivés dans ce royaume, nous ne

serons plus dans la douleur et les gémissements, car celui qui y règne essuiera les larmes de nos yeux. Nous y serons avec les Chérubins et les Séraphins, créatures dont l'aspect est éblouissant. Nous y trouverons aussi des milliers d'autres personnes qui y sont parvenues avant nous. Aucun d'eux n'a de défauts, mais tous sont remplis d'amour et de sainteté, chacun marchant dans la présence de Dieu, et se tenant devant lui pour lui plaire à jamais. Nous y verrons des vieillards avec des couronnes d'or; des Vierges pures chantant les cantiques de louanges avec des harpes brillantes; des hommes qui dans ce monde ont été mis en pièces, brûlés, mangés des bêtes pour l'amour qu'ils ont porté au Maître de ce séjour, et qui tous, revêtus des ornements de l'immortalité, jouissent présentement du plus grand bonheur.

Flexible. Ce que vous me dites me transporte; que faut-il faire pour jouir d'une semblable félicité ?

Chrétien. Le Seigneur, qui est le Maître de ce Royaume, l'a mis dans ce Livre; on y voit que si

nous voulons véritablement avoir ces biens, il nous les accordera libéralement.

Flexible. Je suis ravi, mon cher compagnon, d'avoir entendu le récit de ces merveilles. Que tardons-nous; allons, doublons le pas.

Chrétien. Je ne puis aller aussi vite que je le désirerais, à cause du fardeau dont je suis chargé.

Je vis dans mon songe que comme ils finissaient leur entretien, ils arrivèrent à une grande fondrière bourbeuse, qui était au milieu de la plaine. Comme ils marchaient sans y prendre garde, ils y tombèrent tous les deux, et s'y étant roulés pendant quelque temps, ils se couvrirent d'ordure et de boue; Chrétien même, à cause du poids de son fardeau, semblait s'y enfoncer de plus en plus. Ah ! Mon voisin Chrétien, s'écria Flexible, où sommes-nous ? En vérité, dit Chrétien, je ne le sais pas. Cette réponse offensa Flexible, qui dit aigrement à son camarade : Est-ce là le bonheur que vous m'aviez dit devoir toujours nous accompagner ? Si nous avons une si mauvaise

réussite dès le commencement de notre voyage, que devons-nous attendre jusqu'à ce que nous soyons à la fin. Que je puisse me tirer de ce mauvais pas, et vous posséderez tout seul, et sans moi, ce pays enchanté. Alors il se donna deux ou trois efforts violents, et se retira du borbier par le côté qui regardait sa propre maison; puis il s'en alla, et Chrétien ne le revit plus.

Cependant Chrétien était resté seul à se débattre dans la fondrière du Découragement. Malgré l'embarras dans lequel il se trouvait, il s'efforçait de gagner le bord de la fondrière, qui était le plus éloigné de sa maison, et qui l'approchait de la petite porte. Quelque effort qu'il fît, il ne pouvait se tirer de ce mauvais pas, à cause du fardeau qu'il avait sur le dos; mais j'aperçus qu'un homme appelé Dusecours, vint à lui et lui demanda ce qu'il faisait là.

Chrétien. Monsieur, un personnage nommé Évangéliste, m'a recommandé de prendre ce chemin qui conduit à la porte qui est là-bas, si je voulais échapper à la colère à venir, et comme j'y allais, je suis tombé dans cet endroit.

Du-secours. Pourquoi ne preniez-vous pas garde où vous posiez les pieds ?

Chrétien. La peur m'avait tellement saisi, que j'ai pris le plus court chemin, et j'y suis tombé.

Du-secours. Donnez-moi la main.

Chrétien la lui ayant donnée, Du-secours le tira de ce pas dangereux, et l'ayant mis sur un terrain où il n'y avait rien à craindre, il lui recommanda d'aller par ce chemin, et d'être plus circonspect.

2e partie

Chrétien reprit donc seul son chemin, et comme il marchait, il aperçut une personne qui traversait la campagne et qui venait à lui; ils se rencontrèrent précisément dans l'endroit où leur route se croisait. Cette personne se nommait Sage-mondain : sa demeure est dans la ville de Politique charnelle, ville très très-grande et voisine de celle d'où Chrétien était parti. Voyant la marche laborieuse et les pleurs de Chrétien, et entendant ses soupirs, il se mit à lier conversation avec lui.

Sage-mondain. Qu'avez-vous donc, monsieur le voyageur, et où allez-vous ainsi avec ce fardeau ?

Chrétien. C'est bien effectivement un fardeau que je porte, pauvre créature que je suis, et puisque vous me demandez où je vais, c'est à cette porte qui est là-bas devant moi, parce que je sais qu'on m'y enseignera le moyen d'être délivré du poids qui m'accable.

Sage-mondain. Qui peut vous avoir enseigné que ce chemin vous mènerait au but que vous vous proposez ?

Chrétien. Un homme qui m'a paru être un personnage très-respectable; son nom, autant que je me le rappelle, est Évangéliste.

Sage-mondain. Ah, ciel ! Quel homme vous aviez trouvé ! Il n'y a pas de chemin plus dangereux ni plus pénible que celui qu'il vous a enseigné; et c'est ce que vous trouverez, si vous suivez son conseil. Vous en avez déjà éprouvé quelque chose, car j'aperçois qu'il y a sur vous des ordures de la fondrière du Découragement; et cependant ce mauvais pas n'est que le commencement des peines qui attendent ceux qui prennent ce chemin. Je suis plus âgé que vous et plus instruit; or, je vous préviens que vous ne rencontrerez dans la route que vous avez prise, que fatigue et que peine, des périls, des glaives, des lions, des monstres, des ténèbres, en un mot, la mort; et que sais-je quelle mort ! Ces choses sont

certaines, puisqu'elles ont été confirmées par plusieurs témoignages ! Comment donc un homme oserait-il s'y jeter sans précaution, en s'en rapportant à Étranger ?

Chrétien. Ah ! Monsieur, c'est que le fardeau qui m'accable est plus terrible pour moi que tous les dangers dont vous me parlez. Non, je ne me soucis point des périls que je puis trouver dans le chemin, et je crois que je les affronterai tous, pourvu qu'à ce prix je puisse être délivré de mon fardeau.

Sage-mondain. Mais pourquoi voulez-vous prendre ce chemin pour chercher à vous soulager, voyant tous les risques que vous pouvez y courir, tandis que je pourrais vous montrer le moyen d'obtenir ce que vous désirez, sans courir les périls que vous trouverez dans le chemin où vous êtes ? Oui, le remède ne dépend que de vous; j'ajouterai qu'au lieu de dangers, vous n'y aurez que toutes sortes de sûretés, de contentement et de plaisirs.

Chrétien. Je vous prie, monsieur, faites-moi

part de ce secret.

Sage-mondain. Vous voyez là-bas un village que l'on nomme Moralité; là demeure un homme appelé De-la-Loi, un homme fort judicieux, et qui a la réputation de s'entendre parfaitement à ôter de dessus les épaules des hommes des fardeaux tels que le vôtre. Allez le trouver, et vous ne tarderez pas à être soulagé; je vous en donne ma parole.

Alors Chrétien fut quelque temps à délibérer, et la conclusion fut qu'il se dit à lui-même : Si ce que ce monsieur raconte est véritable, mon parti le plus sage est de suivre son avis. Il lui demanda donc : Quel est, monsieur, mon chemin pour aller à la maison de cet homme que vous dites si habile ?

Sage-mondain. Voyez-vous là cette montagne ?

Chrétien. Oui, très-bien.

Sage-mondain. Allez par cette hauteur, et la première maison que vous trouverez, c'est la

sienne.

Ainsi Chrétien quitta son chemin pour aller à la maison de monsieur De-la-Loi, pensant y trouver du soulagement : mais comme il gagnait peu-à-peu la montagne, elle lui parut si escarpée, et le côté qui était proche de lui tellement suspendu, qu'il fut retenu d'aller plus loin, dans la crainte que la montagne ne lui tombât sur la tête. Il s'arrêta donc, ne sachant quel parti prendre; son fardeau même lui paraissait beaucoup plus pesant que quand il était dans l'autre chemin; et des flammes de feu étant venues à sortir de la montagne, la frayeur d'en être brûlé le rendit tout transi, et une sueur froide se répandit sur tout son corps.

Il commença pour lors à se repentir d'avoir suivi le conseil de Sage-mondain, et précisément il aperçut dans cet instant Évangéliste qui venait à sa rencontre. À sa vue, Chrétien commença à rougir de honte. Évangéliste cependant l'aborda, et jetant sur lui un regard sévère et effrayant : Que faites-vous ici, Chrétien, lui dit-il ? À ces mots, Chrétien ne sut que répondre, et resta sans paroles devant

lui. Alors Évangéliste lui dit : N'êtes-vous pas l'homme que j'ai trouvé jetant des cris dans la vallée de Destruction ?

Chrétien. Oui, mon cher monsieur, c'est moi-même.

Évangéliste. Ne vous avais-je pas enseigné le chemin qui mène à cette petite porte ?

Chrétien. Oui, monsieur, vous m'aviez fait cette grâce.

Évangéliste. Comment donc vous êtes-vous si promptement détourné, car vous n'êtes pas dans la bonne voie ?

Chrétien. J'ai rencontré au sortir de la fondrière du Découragement, un particulier qui m'a persuadé que je trouverais dans l'endroit qui est devant moi un homme qui m'ôterait mon fardeau : il m'a séduit par ses belles paroles, mais je vois qu'il m'a trompé, et maintenant je ne sais ce que je dois faire.

Arrêtez un peu, lui dit Évangéliste, que je vous montre la parole du Seigneur. Chrétien s'arrêta tout tremblant, et Évangéliste lui dit : Voyez à ne pas rejeter celui qui vous parle; car si on ne peut échapper lorsqu'on rejette celui qui a parlé sur la terre, à plus forte raison n'échappera-t-on pas, si on se détourne de celui qui parle du haut des cieux. C'est la foi qui fera vivre le Juste; mais si un homme retourne en arrière, le Seigneur ne se plaira pas avec lui. Or, c'est à vous que l'on peut appliquer ces paroles. Vous êtes l'homme qui courez à votre perte; vous avez commencé à rejeter le conseil du Très-haut, et à ne plus marcher dans le chemin de la paix; vous êtes sur le bord du précipice et près de vous perdre.

Alors Chrétien tomba aux pieds d'Évangéliste comme un homme mort, en criant : « Malheur à moi, car je suis un pécheur. » Évangéliste le voyant en cet état, le prit par la main, en lui disant : « Toute espèce de péché et de blasphèmes sera pardonné aux hommes; ne soyez pas incrédule, mais croyez. » Chrétien, à ces mots, commença un

peu à revivre, et se releva quoiqu'encore tout tremblant.

Évangéliste reprenant la parole, lui dit : « L'homme que vous avez rencontré est un certain Sage-mondain, à qui l'on a donné ce nom à juste titre, parce qu'il n'a de goût que pour la doctrine du monde; s'il est attaché à cette doctrine comme la meilleure, c'est qu'elle le sauve de la Croix, et son tempérament étant charnel, il cherche à ne pas suivre mes voies, quoique droites. Les conseils de cet homme doivent vous être en horreur, puisqu'il vous a détourné du bon chemin, et vous devez vous détester vous-même pour l'avoir écouté. Le Roi de gloire ne vous a-t-il pas dit que sa croix est préférable à tous les trésors de l'Égypte ? Que celui qui veut sauver sa vie la perdra ? Que quiconque veut le suivre, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants et même sa propre vie, ne peut être son disciple ? Considérez de plus quel est celui à qui cet homme vous envoyait; son nom est De-la-Loi; c'est le fils d'un esclave, qui est encore lui-même dans l'esclavage; comment prétendriez-vous qu'il pût vous rendre libre ? Oui, Sage-mondain

vous abusait et vous conduisait à votre perte. »

Évangéliste prit le ciel à témoin de la vérité de ce qu'il disait; en même temps des feux sortirent de la montagne sur laquelle le pauvre Chrétien était arrêté : il en fut saisi de frayeur, et ne voyant que la mort, il se mit à gémir et à se lamenter, maudissant le moment où il avait rencontré Sage-mondain, et s'appelant mille fois insensé de ce qu'il avait prêté l'oreille à ses conseils : il était aussi fort honteux de penser que les conseils de cet homme, qui partaient de la chair, l'avaient emporté sur lui jusqu'au point de lui faire quitter le droit chemin. Cependant il vit qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de s'adresser encore à Évangéliste, et il lui dit : « Monsieur, que pensez-vous ? Puis-je encore espérer ? Puis-je retourner et gagner la petite porte ? Ne dois-je pas craindre d'être rejeté, et ne reviendrai-je pas couvert de honte ? Je suis contrit et plein de douleur d'avoir suivi les conseils d'un pareil homme : mais mon péché ne peut-il pas être pardonné ? »

Évangéliste lui dit : « Votre péché est sans

doute très-grand, néanmoins la personne qui est à cette porte, et qui est pleine de bonne volonté pour les hommes, vous recevra; seulement gardez-vous bien de vous détourner encore, à moins que vous ne vouliez périr; car sa colère s'enflamme en un instant. » Alors Chrétien se disposa à retourner, et Évangéliste, après l'avoir embrassé avec bonté, lui souhaita une heureuse réussite.

Chrétien partit donc en grande hâte, et ne parla à personne dans le chemin; si on l'interrogeait, il ne faisait aucune réponse, et il était comme quelqu'un qui se presse de regagner le temps qu'il a perdu; il ne fut satisfait que quand il fut parvenu à l'endroit où il avait suivi les conseils de Sage-mondain; le souvenir de sa faute ne parut lui donner que plus d'ardeur pour continuer sa route; et enfin il gagna la petite porte, au-dessus de laquelle était écrit : « Frappez et on vous ouvrira. »

Chrétien frappa deux ou trois fois, en disant : « Daignez ouvrir à un malheureux qui en est indigne et qui est un rebelle. Si vous m'accordez cette grâce, j'en serai toujours reconnaissant; et je

célébrerai à jamais les bontés de mon Dieu. » Au bout de quelques moments parut un grave personnage nommé Bon-vouloir, qui lui demanda qui il était, d'où il venait, et ce qu'il désirait. Vous voyez devant vous, lui dit Chrétien, un pauvre pécheur chargé du poids de ses iniquités. Je viens de la Cité-de-Destruction, et je désire aller à la montagne de Sion pour éviter la colère à venir. Je sais qu'il faut passer par cette porte pour gagner le chemin qui mène à cette montagne, pourriez-vous, monsieur, m'y introduire ?

Je le veux très-volontiers, lui dit Bon-vouloir, et en disant cela il lui ouvrit la porte. Comme Chrétien s'arrêtait un peu, l'autre le tira brusquement pour le faire entrer. Que signifie cette violence, dit Chrétien tout étonné ? C'est pour votre avantage que j'en ai agi ainsi, dit Bon-vouloir; sachez qu'à peu de distance de cette porte est un fort château, dont Belzébut est le commandant; or, lui et sa suite lancent de ce château des traits sur ceux qui viennent à cette porte, pour tâcher de les percer, et de les faire périr avant qu'ils y entrent. Chrétien entra donc avec une

joie mêlée de crainte, à cause du danger qu'il avait couru; il se reposa pendant quelque temps, et rendit compte à Bon-vouloir des différents événements qui lui étaient arrivés, tels que sa sortie de sa maison, des deux personnes qui avaient couru après lui, de sa chute dans la fondrière du Découragement, de la faiblesse qu'il avait eue de suivre les conseils de Sage-mondain, et de l'heureuse rencontre qu'il avait faite avec Évangéliste, qui l'avait remis dans le bon chemin, et lui avait procuré de parvenir à la porte désirée.

Nous ne refusons personne, lui dit Bon-vouloir, et quoique tous aient fait quelque faute avant de parvenir jusqu'à cet endroit, ils ne sont en aucune manière rejetés dehors. Mais il est temps que je vous montre la route que vous devez suivre : avancez un peu, regardez devant vous, voyez-vous ce chemin étroit ? C'est celui que vous devez prendre; il a été tenu par les Patriarches, par les prophètes, par le Christ et par ses disciples; il est droit et comme tiré au cordeau; voilà le chemin par où vous devez aller.

Chrétien. Mais n’y a-t-il pas de détours par lesquels un étranger puisse s’égarer ?

Bon-vouloir. Oui, il y en a plusieurs qui le bordent; mais ils sont tortueux et larges; ce qui vous fera distinguer le bon du mauvais, c’est que le bon est le seul qui soit étroit et en droite ligne.

Je vis dans mon songe que Chrétien lui demanda encore s’il ne pouvait pas le soulager de son fardeau, et que Bon-vouloir lui dit : « Quant à votre fardeau. Il faut que vous le portiez jusqu’à ce que vous soyez arrivé à la Place de délivrance : là il tombera de lui-même de dessus vos épaules. »

Chrétien commença alors à ceindre ses reins, et à se disposer à partir, et Bon-vouloir lui ajouta : « Lorsque vous serez à quelque distance de cette porte, vous trouverez une maison où demeure un Interprète, frappez-y, et il pourra vous faire voir des choses dont vous tirerez avantage.

3e partie

Chrétien ayant donc pris congé de cet homme bienfaisant, qui lui souhaita la bénédiction du ciel, marcha avec ardeur, et ne se ralentit point jusqu'à ce qu'il arrivât à la maison de l'Interprète; il y frappa plusieurs coups; à la fin quelqu'un répondit, et demanda qui était là : Je suis un voyageur, dit Chrétien; une personne de la connaissance du Maître de ce logis m'a recommandé de venir ici, et que je m'en trouverais bien, c'est pourquoi je désirais lui parler. Celui qui avait d'abord répondu appela le Maître de la maison, qui, après quelque temps, vint à Chrétien, et lui demanda ce qu'il désirait.

Chrétien. Je suis, monsieur, un homme qui vient de la Cité-de-Destruction, et qui va à la montagne de Sion. Une personne qui est à la porte située à l'entrée de ce chemin, et à qui j'ai parlé, m'a dit que si je m'arrêtais ici, vous pourriez me faire voir des choses très curieuses, et qui me seraient de la plus grande utilité dans mon voyage.

L'Interprète lui dit : « Entrez, et je vous ferai voir effectivement des choses qui pourront vous être profitables. » Chrétien entra, et après s'être reposé il désira voir ce qu'on lui avait promis. L'Interprète pour lors commanda à un domestique d'allumer un flambeau, et ayant dit à Chrétien de le suivre, il le mena dans une chambre retirée, dont le domestique avait ouvert la porte. Chrétien jetant les yeux sur la muraille, y vit un tableau suspendu qui offrait un personnage respectable; et voici comme il était représenté. Il avait les yeux élevés vers le ciel : il tenait dans sa main le meilleur des livres : la Loi de vérité était écrite sur ses lèvres : le monde était derrière lui; il semblait plaider pour les hommes, et il portait sur sa tête une couronne d'or. Chrétien demanda ce que signifiait ce tableau. Celui qu'il représente, dit l'Interprète, est un homme établi sur mille; il a commencé à engendrer des enfants, il est encore dans les douleurs de l'enfantement, et il nourrit ses enfants lorsqu'ils sont nés. Vous le voyez les yeux élevés vers le ciel, le meilleur des livres dans sa main, et la Loi de vérité sur ses lèvres : c'est pour vous montrer que

son œuvre est de faire connaître et de découvrir les choses cachées aux pécheurs. S'il paraît plaider pour les hommes, avoir le monde comme jeté derrière lui, et porter une couronne d'or sur la tête, c'est pour vous faire voir qu'ayant méprisé et dédaigné les choses d'ici-bas, par amour pour le service de son Maître, il est sûr que dans le monde à venir il aura la gloire pour récompense. L'Interprète dit encore à Chrétien, je vous ai montré ce premier tableau, parce que l'homme dont vous voyez ici le portrait, est le seul que le Maître de l'endroit où vous allez ait autorisé à être le guide dans toutes les difficultés que vous pourrez rencontrer en chemin. Plus donc vous ferez attention à ce que je vous ai montré et en conserverez le souvenir, moins dans votre voyage vous trouverez de gens qui prétendront vous mettre dans le bon chemin, tandis que celui qu'ils enseignent mène à la mort.

L'Interprète prit ensuite Chrétien par la main, et le conduisit dans une autre grande chambre qui était pleine de poussière, parce qu'elle n'était pas nettoyée. Ayant resté là quelques moments,

l'Interprète appela un homme pour la balayer; ce que cet homme fit, et la poussière commença à voler en telle abondance, que Chrétien en fut presque suffoqué. Alors l'Interprète dit à une jeune fille qui était là d'apporter de l'eau, et d'arroser la chambre. Quand elle l'eut fait, la poussière se dissipa, et la chambre fut très propre.

Chrétien. Que signifie ceci ?

L'interprète. Cette chambre est le cœur de l'homme, qui n'a jamais été sanctifié par la douce rosée de l'Évangile. La poussière désigne le péché originel et la corruption intérieure qui a souillé tous les hommes. Celui qui commence d'abord à nettoyer, c'est la Loi; mais celle qui apporte l'eau et qui la répand, c'est l'Évangile. Aussitôt que le premier a commencé à balayer, vous avez vu que la poussière a volé si fort, que vous en avez été presque suffoqué; c'est pour vous montrer que la Loi, bien loin d'ôter le péché du cœur par ses œuvres, ne sert qu'à le faire connaître. Au contraire, vous avez vu la jeune fille arroser la chambre avec de l'eau, abattre la poussière, et

nettoyer la chambre parfaitement, c'est pour vous faire voir que quand l'Évangile répand dans un cœur ses douces influences, alors le péché est vaincu et abattu; l'âme par la Foi devient pure et propre à être la demeure du Roi de gloire.

De cette chambre ils passèrent dans une autre, où étaient deux jeunes gens assis chacun sur une chaise : le nom du plus âgé était Passion, et celui du second Patience. Le premier paraissait fort mécontent, mais le second était tranquille. Chrétien demanda quelle était la raison du mécontentement de Passion. L'Interprète lui répondit : « C'est que la personne qui en prend soin voudrait qu'il réservât la meilleure portion de son bien jusqu'au commencement de l'année prochaine; lui, au contraire, veut avoir le tout présentement, au lieu que Patience consent à attendre. »

Alors quelqu'un apporta à Passion un sac plein d'or et le mit à ses pieds. Passion le prit étant fort aise, et il riait avec mépris de Patience, de ce qu'il n'en avait pas autant : mais je vis qu'en fort peu de temps il avait dépensé le tout comme un insensé, et

qu'il ne lui en restait que le chagrin. Chrétien dit à l'Interprète : Je vous prie de m'expliquer ceci davantage, et l'Interprète lui dit : Ces deux jeunes gens sont des figures : Passion est celle des hommes mondains, et Patience celle des gens sages qui attendent les biens à venir. Vous voyez que Passion a la jouissance de son bien cette année, c'est-à-dire dans cette vie; et tels sont les mondains, ils veulent avoir tous leurs biens présentement, ils ne peuvent attendre à l'année prochaine, qui est l'autre vie. Ce proverbe, un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson, est d'une plus grande autorité pour eux que tous les divins témoignages des biens du monde à venir. Aussi vous avez vu que Passion a tout dépensé en peu de temps, et qu'il ne lui en reste que les regrets et le désespoir : quand ce monde ci finira, il en sera de même des hommes qui l'auront imité.

Je conçois, dit Chrétien, que Patience a pris le parti le plus sage; d'abord parce qu'il attend des biens infiniment meilleurs, et de plus parce qu'il en jouira, tandis que l'autre n'aura que le désespoir.

Vous pouvez, dit l'Interprète, ajouter encore que la gloire du siècle à venir ne finira jamais, au lieu que les biens du monde présent ne sont d'aucune utilité et sont perdus pour toujours. C'est ce qui a été dit au mauvais riche : Vous avez reçu les biens pendant votre vie et Lazare les maux, présentement il est dans la gloire et vous dans les tourments. Je comprends, dit Chrétien, que le parti le meilleur n'est pas de désirer les biens de cette vie, mais d'attendre et de vivre pour les biens à venir.

Après être sortis de cette chambre, l'Interprète conduisit Chrétien dans une autre fort obscure, où était un homme renfermé dans une cage de fer. Cet homme paraissait dans le plus grand accablement, ses yeux étaient fixés vers la terre, il tenait ses mains jointes ensemble, et il soupirait comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Que veut dire ce que je vois, dit Chrétien ? Demandez-le à cet homme, dit l'Interprète. — Qui êtes-vous ? — Je suis, répondit-il, ce que je n'étais pas autrefois. — Et qu'étiez-vous ? — J'étais autrefois un philosophe brillant et d'un mérite éclatant, soit à mes propres yeux, soit à ceux des autres : je me

croyais même propre pour la Cité-céleste, et me réjouissait de penser que je pourrais y entrer. — Et bien, qu'êtes-vous donc présentement ? — Ah ! Je suis un homme de désespoir : mon sort est de demeurer dans cet état, ainsi que dans cette cage de fer : je ne puis en sortir, hélas ! Maintenant la chose m'est impossible. — Mais comment vous êtes-vous jeté dans cet état ? — J'ai discontinué d'être sobre et de veiller; j'ai lâché les rênes à la concupiscence; j'ai péché contre les lumières de la parole, et contre la bonté de Dieu; j'ai maltraité l'Esprit-Saint, et il s'est retiré : je méprisais le Démon, et il est venu à moi; j'ai provoqué et irrité Dieu, et il s'est éloigné; le plus fâcheux de mon état, c'est que je me suis si fort endurci le cœur, que je ne puis me repentir.

Là-dessus Chrétien demanda à l'Interprète : Est-ce qu'il n'y a plus d'espérance pour cet homme ? Interrogez-le lui-même, dit l'Interprète. Chrétien demanda donc à cet homme : Est-ce qu'il n'y a plus d'espérance pour vous ? Et devez-vous être pour toujours dans la cage du désespoir ? Non, non, il n'y a plus pour moi aucune espérance. Mais

pourquoi ? Le Fils de Dieu n'est-il pas rempli de miséricorde ? Je l'ai crucifié de nouveau en moi-même : j'ai haï et méprisé sa personne et la pureté de sa doctrine : j'ai regardé son sang comme une chose vile : j'ai rebuté l'esprit de grâce : je me suis fermé la porte à toutes les promesses, et il ne me reste présentement que des menaces terribles, menaces épouvantables d'un certain jugement, et d'une indignation redoutable qui me traitera comme un ennemi. — Et pourquoi vous être mis dans un tel état ? — Pour la concupiscence, pour les plaisirs et les joies de ce monde, dans la jouissance desquels je me promettais un grand bonheur; mais maintenant chacune de ces choses me paraît pleine d'amertume, et me ronge comme un ver dévorant. — Quoi, ne pouvez-vous pas venir à repentance, et prendre de meilleures voies ? — Dieu m'a retiré ces moyens; sa parole ne me donne pas lieu de l'espérer; lui-même m'a renfermé dans cette cage de fer, et tous les hommes du monde ne seraient pas capables de m'en délivrer. O éternité ! Comment ai-je pu me laisser surprendre à de pareilles misères, qui doivent me causer un malheur sans fin !

Alors l'Interprète dit à Chrétien, souvenez-vous du triste état de cet homme, et qu'il soit pour vous un exemple que vous ne perdiez jamais de vue. Hélas ! dit Chrétien, sa situation est bien terrible. Daigne le Ciel m'aider à prier, à veiller et à être sobre, pour que je puisse éviter le sort de cet infortuné. Mais, monsieur, n'est-il pas temps pour moi de reprendre mon chemin ? — Arrêtez, je ne veux plus vous montrer qu'une seule chose, et ensuite vous continuerez votre route.

L'Interprète prit donc encore Chrétien par la main, et le conduisit dans une chambre où quelqu'un sortait du lit; cette personne ayant pris ses vêtements, parut saisie d'un tremblement violent, et d'une agitation singulière. Quel est le sujet, dit Chrétien, qui fait ainsi trembler cet homme ? L'Interprète dit à cet homme de raconter lui-même ce qui lui donnait tant de frayeur, et il commença ainsi : Cette nuit, quelque temps après que le sommeil se fut emparé de moi, j'eus un songe : je crus voir le ciel s'obscurcir, les éclairs se succédaient d'une manière si effrayante, et le

tonnerre faisait entendre un bruit si terrible, que je tombai presque mort : dans cet état je regardai en haut, et je vis les nuages agités de la manière la plus extraordinaire; au même moment le son éclatant d'une trompette grappa mon oreille, et j'aperçus un homme majestueux qui descendait assis sur un nuage; il était suivi de milliers d'anges tous resplendissants de lumière, et les cieux eux-mêmes paraissaient tout en feu. Une voix alors le fit entendre, qui disait : Levez-vous, morts, et venez au Jugement. À ces paroles les rochers se fendirent avec grand bruit, les tombeaux s'ouvrirent, et les morts qui y étaient renfermés se levèrent et en sortirent; quelques-uns d'eux paraissaient remplis de joie, et portaient leurs regards vers le Ciel, mais d'autres cherchaient à se cacher et auraient voulu que les montagnes eussent pu les couvrir. Alors l'homme qui était assis sur les nuages ouvrit un Livre, et commanda à tous les hommes de s'approcher; ce qu'ils firent. Une barrière toute de feu mettait une certaine distance entre eux et lui, comme nous le voyons à la barre entre le Juge et le criminel, et j'entendis l'homme assis sur le nuage donner cet ordre à ceux qui le

suivaient : Rassemblez l'ivraie, la paille et le chaume, et jetez les dans le lac brûlant. À ces mots un abîme sans fond s'ouvrit près de l'endroit où j'étais, d'où ils sortaient des flammes, de la fumée, des charbons ardents avec un bruit horrible. L'homme dit ensuite : Rassemblez le bon grain, et mettez-le dans le grenier. Là-dessus je vis un certain nombre de tout sexe qui furent enlevés dans les nuées; mais je fus laissé derrière. L'idée me vint de me cacher, mais je ne le pouvais pas, car l'homme qui était sur le nuage avait toujours les yeux sur moi. Mes péchés me revinrent alors dans l'esprit, et ma conscience m'accusait de toutes parts; je fus tellement frappé de terreur, que je m'éveillai, et mon songe me quitta. — Pourquoi cette vue vous avait-elle si fort effrayé ? — Parce que je pensais que le jour du Jugement était arrivé, et que je n'y étais pas préparé. Ce qui m'avait surtout rempli d'effroi, c'est que les anges en avaient pris plusieurs, et que moi j'avais été laissé en arrière; de plus, c'est que je voyais l'abîme de l'enfer qui s'était ouvert tout près de moi; le Juge me fixait de ses regards, montrant de l'indignation dans sa contenance : or, ma conscience me

reprochant mille fautes, j'avais lieu de craindre le sort le plus funeste.

Avez-vous, dit Interprète à Chrétien, considéré toutes ces choses avec attention ? — Oui, et elles me remplissent d'espérance et de crainte. — Et bien, conservez-les dans votre esprit, et qu'elles puissent être un puissant aiguillon pour vous encourager dans la carrière où vous allez.

Pour lors Chrétien commença à se ceindre les reins et à se disposer pour son voyage, et l'Interprète lui dit : Que le Confortateur soit avec vous, bon Chrétien, pour vous guider dans le chemin qui mène à la Cité. Chrétien, après l'avoir remercié de toutes ses bontés, partit.

Je vis dans mon songe que le chemin par lequel Chrétien allait était fermé d'un côté par une muraille, qui se nommait Salvation. Chrétien avançait dans cette route, non sans beaucoup de peine, à cause du poids dont il était chargé; néanmoins allant tout aussi vite qu'il le pouvait, il parvint à un endroit escarpé où se trouvait une

piscine : l'eau en était claire et pure, et Chrétien eut envie de s'y laver; mais son enceinte était bordée d'une haie de ronces et d'épines, il n'y avait qu'un passage pour y descendre, et ce passage était gardé par une personne nommée Répugnant, qui lui faisait signe de s'éloigner. Chrétien cependant qui jetait les yeux sur lui-même, et qui se voyait rempli de souillures, désirait de se purifier; il était dans le plus grand embarras, lorsqu'un personnage nommé Repentir survint, qui ayant regardé Répugnant d'un air d'autorité, lui ordonna de laisser le passage libre et le fit retirer. Chrétien alors descendit dans l'eau, et à mesure qu'il s'y lavait, il ressentait un soulagement et un bien-être qu'il n'avait pas encore éprouvé : aussi au sortir de cette piscine son fardeau lui parut beaucoup plus léger, et continuant sa route avec plus de vigueur il gagna le sommet de la montagne. Dans cet endroit était une Croix, et un peu plus bas, dans le fond, un sépulcre. Chrétien à la vue de cette Croix éprouva ce doux sentiment dont un malade est affecté, lorsque son médecin lui annonce sa guérison; il connut que c'était à cette Croix qu'il pouvait être redevable de sa délivrance, et se prosternant devant elle, il l'adora. Aussitôt, ô

bonté admirable de notre Sauveur ! Ô amour ineffable de notre Dieu ! Son fardeau se détacha de ses épaules, et roula jusqu'à l'ouverture du sépulcre, dans lequel il tomba et ne reparut plus.

Dans ce moment Chrétien plein de joie s'écria : Il m'a donné le repos par ses souffrances, et c'est par sa mort que je trouve la vie. Tout hors de lui il regardait la Croix avec admiration; car il lui paraissait bien surprenant que sa vue l'eût ainsi soulagé de son fardeau. Pendant qu'il la contemplait avec un attendrissement qui lui faisait verser des larmes, trois anges l'abordèrent et le saluèrent, en lui disant : Que la Paix soit avec vous. Le premier lui dit : Vos péchés sont oubliés; le second le dépouilla de ses haillons et le revêtit d'habits tout neufs; le troisième le marqua au front, et lui donna un papier auquel un sceau était attaché : il lui recommanda de jeter les yeux sur le papier lorsqu'il serait en route, et qu'il le donnerait lorsqu'il serait arrivé à la Porte-céleste. Alors Chrétien tout transporté se mit à chanter : J'étais venu chargé de mes iniquités, et je ne pouvais soulager la peine que j'endurais, jusqu'à ce que je

fusse parvenu en cet endroit. Quel est-il donc ? Et quel est son pouvoir ?

C'est bien ici le commencement de mon bonheur, puisque je ne me trouve plus avec mon fardeau; c'est ici que les liens qui m'attachaient ont été rompus. Heureuse Croix ! Heureux sépulcre ! Que béni soit celui qui s'est chargé de ma honte pour me sauver !

Chrétien étant ainsi soulagé et comblé de joie, reprit sa route; quand il rencontrait quelques mauvais pas, il jetait les yeux sur le papier qui lui avait été donné, et reprenait de nouvelles forces; enfin il parvint à une montagne qui se nommait le Mont-difficulté, et où l'on trouvait une source d'eau pure : il y avait aussi dans le même endroit, que le chemin étroit qui menait à la porte, deux autres chemins, dont l'un tournait à droite et l'autre à gauche; mais le chemin étroit conduisait directement au haut de la montagne, et se nommait la Voie-laborieuse. Chrétien se dit : allons, mon âme, courage, et ne crains point, il vaut mieux aller par ce droit chemin, quoique plein de difficultés,

puisque'il conduit à la vie, que de prendre ce chemin tortueux, quoiqu'aisé, puisque'il se termine par le malheur; et ayant bu à la source et s'y étant rafraîchi, il commença à monter. Il y avait de temps à autre des endroits très escarpés, où quelquefois le pied lui manquait; alors il s'aidait des mains et des genoux pour grimper, et pour surmonter l'extrême roideur.

Après bien des efforts, Chrétien parvint au milieu de la montagne, où se trouvait un bel arbre planté par le Maître de l'endroit, pour rafraîchir les voyageurs fatigués. Chrétien s'y assit pour se reposer, et tira son papier de son sein pour y lire; mais au lieu d'y lire, il ne put se défendre de jeter les yeux sur l'habit qui lui avait été donné lorsqu'il était au pied de la Croix, et de se regarder avec complaisance, comparant cet habit avec celui qu'il portait auparavant : pendant qu'il se livrait à cette idée, il tomba dans un assoupissement, et de là dans un profond sommeil qui le retint dans cet endroit : et pendant qu'il dormait, son papier s'échappa de ses mains.

Comme il dormait quelqu'un vint à lui et l'éveilla, en lui disant : Paresseux, allez à la fourmi, considérez ce qu'elle fait et soyez sage. Chrétien s'éveilla, et s'étant levé il reprit sa route. Pendant qu'il gagnait le haut de la montagne il rencontra deux hommes qui s'en retournaient fort vite, l'un se nommait Craintif et l'autre Défiant. Messieurs, leur dit Chrétien, pourquoi quittez-vous votre route ? Craintif répondit : Nous allons à la Cité-de-Sion, et nous avons déjà gagné cet endroit difficile; mais plus loin on trouve plus de dangers, c'est pourquoi nous nous en retournons. Oui, dit Défiant, précisément devant nous étaient deux lions dans le chemin, (s'ils étaient endormis ou éveillés, nous l'ignorons) mais nous avons pensé que si nous nous mettions à leur portée, ils pourraient nous mettre en pièces. Chrétiens leur dit : Vous m'effrayez; mais je ne sais où aller. Si je retourne dans mon pays, qui doit être la proie des flammes, certainement j'y périrai; si je puis gagner la Cité-céleste, je suis sûr d'y être sauvé : en m'en retournant il n'y a pour moi que la mort; en avançant, je puis bien craindre aussi de périr; mais au-delà est la vie éternelle : je suis donc déterminé

à poursuivre ma route. Ainsi Défiant et Craintif descendirent la montagne, et Chrétien continua son chemin.

En marchant, ce qu'il avait entendu de ces deux hommes lui revint dans l'esprit; il chercha son papier dans son sein pour y lire et y prendre des lumières; mais ce fut en vain, et il ne le trouva point. Il se vit pour lors dans la plus grande détresse, et ne sachant que devenir; car il manquait de ce qui avait coutume de le rassurer et de le fortifier : de plus, c'était son passeport pour la Cité-céleste. Il était donc dans le plus grand embarras : à la fin il fit réflexion qu'il avait dormi sous l'arbre qui était au milieu de la montagne, et tombant sur ses genoux, il demanda pardon à Dieu de sa folie, et retourna tout de suite sur ses pas pour chercher son papier.

Pendant sa marche, Chrétien avait le cœur rempli de tristesse; il soupirait avec sanglots, et se reprochait à lui-même d'avoir été assez insensé pour s'endormir dans un endroit qui n'était fait que pour le remettre un peu de sa fatigue. À mesure

qu'il avançait, il cherchait soigneusement de tous côtés pour tâcher d'apercevoir le papier qui tant de fois l'avait fortifié dans son voyage : il vint ainsi à la vue de l'arbre sous lequel il s'était assis et endormi; mais cette vue ne fit qu'augmenter sa douleur, en pensant au malheur qu'il y avait éprouvé. Étant parvenu à l'arbre, il regardait à droite et à gauche, ayant le cœur rempli d'amertume; enfin la Providence permit qu'il découvrit son papier. Qui pourrait exprimer ce que Chrétien ressentit dans cet heureux moment ? Il se jeta dessus avec précipitation, il le prit tout tremblant, et le mit soigneusement dans son sein, car c'était toute l'espérance de sa vie, et ce qui pouvait le faire recevoir au port désiré. Après l'avoir serré, il rendit grâces à Dieu, qui avait conduit ses yeux dans l'endroit où il était caché, et reprit son chemin avec une joie mêlée de larmes. Le reste de la montagne ne lui coûta rien, tant il était satisfait; cependant avant qu'il en eût gagné le haut le soleil vint à baisser, ce qui lui rappela le tort que son sommeil lui avait fait, et il se disait à lui-même : O malheureux sommeil ! Faut-il que par rapport à toi la nuit me surprenne dans ma route :

n'étant plus éclairé par le soleil l'obscurité peut me cacher le sentier, et je puis rencontrer des animaux malfaisants. Néanmoins il continua sa route, et tandis qu'il se plaignait de son malheureux sort, il leva les yeux et aperçut devant lui un magnifique château, dont le nom était Palais-de-beauté, et qui répondait précisément à son chemin.

4e partie

Alors je vis dans mon songe que Chrétien doubla le pas dans l'espérance de pouvoir y loger : mais avant que d'en approcher il entra dans un passage fort étroit, lequel était éloigné d'environ un stade du logement du portier, et comme il regardait soigneusement devant lui, il aperçut deux lions dans le chemin. Ah ! dit Chrétien, je vois le danger qui a fait retourner sur leurs pas Craintif et Défiant : (les lions étaient enchaînés, mais il ne s'en apercevait point). Il fut donc tout effrayé, et pensa aussi lui-même à retourner comme ils avaient fait, parce qu'il ne voyait que la mort devant lui. Mais le portier, dont le nom était Vigilant, et qui était à la loge, apercevant que Chrétien s'arrêtait et délibérait, lui cria : Eh quoi ! Avez-vous si peu de courage ? N'appréhendez point les lions, car ils sont enchaînés, et ne sont placés que pour éprouver la foi de ceux qui en ont, et pour montrer ceux qui n'en ont pas; gardez le milieu du sentier, et il ne vous arrivera aucun mal.

Chrétien avança donc tout tremblant par la crainte des lions : mais comme il fut attentif à suivre l'avis du portier, il les entendit seulement rugir, et ils ne lui firent aucun mal. Il ressentit la plus grande satisfaction d'avoir échappé à ce danger, et il doubla le pas jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'endroit où se tenait le portier. Monsieur, lui dit-il, quelle est cette maison ? Me serait-il possible d'y loger cette nuit ? Cette maison, répondit Vigilant, a été bâtie par le Maître de la montagne, pour le repos et la sûreté des voyageurs, et je vais m'informer si on peut vous recevoir. Alors il tira une cloche, au son de laquelle vint une grave demoiselle nommée Discrétion, qui demanda pourquoi on l'avait appelée. C'est un voyageur, dit Vigilant, qui désirerait loger ici pour cette nuit. Comment vous appelez-vous, dit-elle au voyageur ? Je me nomme présentement Chrétien, répondit-il, mais mon nom auparavant était Sans-grâce; alors elle lui demanda d'où il venait, où il allait, comment il avait pris cette route et ce qu'il y avait rencontré. Chrétien l'ayant satisfait sur ces objets, elle appela Prudence, Piété et Charité, qui l'introduisirent dans la maison, où il y avait

plusieurs autres personnes, qui lui dirent : Entrez, le béni du Seigneur; c'est pour recevoir des voyageurs tels que vous que cette maison a été bâtie par le Maître de la montagne. Chrétien leur fit une profonde inclination et les suivit dans la maison. Lorsqu'il y fut entré et qu'il se fut assis, on lui donna des rafraîchissements, et en attendant que le souper fût prêt, Prudence, Piété et Charité s'entretenrent avec lui des différents événements qui lui étaient arrivés, et de tout ce qu'il avait vu dans sa route. Elles lui demandèrent, entr'autres choses, s'il était marié : Oui, dit Chrétien, j'ai une femme et quatre jeunes enfants. — Et pourquoi ne les avez-vous pas menés avec vous ? — Hélas ! Je l'aurais fait bien volontiers, mais ils voulaient même me détourner de me mettre en chemin. — Vous leur avez sans doute parlé, et avez cherché à les gagner. — Oui, je l'ai fait, mais ils m'ont regardé comme si je me moquais d'eux, et n'ont pas voulu me croire. — Aviez-vous prié Dieu qu'il bénit les conseils que vous leur donniez ? — Assurément, et je l'ai fait de tout mon cœur, car vous pouvez penser que ma femme et mes pauvres enfants me sont chers. — Mais leur aviez-vous

parlé de votre peine et de tout ce qu'il y avait à craindre de la destruction de votre pays, qui n'est que trop certaine ? — Je leur en ai parlé très souvent; ils ont pu voir par mes alarmes, par ma contenance effrayée, par mes pleurs, et par le tremblement que me causait la crainte du Jugement suspendu sur nos têtes, combien j'en étais persuadé : mais toutes ces choses n'ont pu les déterminer à venir avec moi. — Que croyez-vous qui ait pu les empêcher de vous suivre ? — C'est que ma femme était effrayée de quitter le monde, et que mes enfants étaient livrés aux plaisirs insensés de la jeunesse; et soit une chose, soit une autre, ils m'ont laissé aller tout seul. — Puisque vous avez fait ce qui dépendait de vous, il faut s'en rapporter à la bonté de Dieu sur leur destinée, et espérer qu'il leur fera miséricorde.

Je vis pour lors dans mon songe que pendant qu'ils conversaient, le souper se préparait, et quand il fut prêt, ils s'assirent pour manger. La table était garnie de mets délicats et de vins très fins. Leur entretien pendant le repas fut sur le Maître de la montagne, sur toutes les choses qu'il avait faites,

sur les motifs qu'il avait eus en les faisant, et pour quel sujet il avait bâti cette maison. Par tout ce qu'ils dirent, je compris qu'il avait été un grand guerrier, qu'il avait combattu et vaincu celui qui avait le pouvoir de la mort; mais non sans de grandes souffrances, et même jusqu'à la perte de son sang, ce qui me le fit aimer davantage, car ce qui en augmentait le mérite, c'est que c'était uniquement par pur amour pour son peuple.

Ils conversèrent ainsi jusqu'à l'heure du coucher, et après s'être recommandés à la protection de leur Maître, ils se retirèrent pour se reposer. Chrétien fut mis dans une grande chambre haute, dont la fenêtre donnait du côté du levant : le nom de la chambre était la Paix; il s'y endormit jusqu'au jour, et il se leva, et dit avec transport : « Où suis-je présentement ? Quoi ! C'est l'amour et le soin de mon Sauveur qui a pourvu à tout ce qui se trouve ici en faveur des pauvres voyageurs : Ah, que ne puis-je être délivré de ce corps mortel, et demeurer déjà dans la céleste Patrie ! »

Toutes les personnes de la maison se levèrent

dès le matin, et bénirent toutes ensemble le Seigneur. Chrétien leur témoigna le désir qu'il avait de partir : mais ils lui dirent qu'il ne partirait que quand ils lui auraient fait voir quelques-unes des choses curieuses du château. Ils le menèrent d'abord dans le dépôt des archives, où ils lui montrèrent des registres de la plus haute antiquité, dans lesquels, autant que je me rappelle de mon songe, ils lui firent lire la généalogie du Seigneur de la montagne, qui était fils de l'Ancien des jours, et venu par une éternelle génération. Il y avait aussi dans ces registres les détails de tout ce qu'il avait fait, ainsi que les noms de plusieurs milliers de personnes qu'il avait prises à son service, et comment il les avait placées dans des demeures où elles ne pouvaient cesser d'être, malgré la fin des temps et la décadence de la nature. On lut à Chrétien quelques-uns des plus beaux actes que ces serviteurs avaient faits; comment ils avaient subjugué les royaumes, fait les œuvres de la justice, obtenu les promesses, fermé la gueule des lions, éteint la violence du feu, de faibles étaient devenus forts, vaillants dans les combats, et avaient mis en fuite les armées des étrangers. Ils lui

montrèrent encore un autre endroit des registres, où on lisait comment leur Seigneur avait accordé sa faveur, même à des gens qui avaient fait autrefois les plus grands affronts à sa personne et méprisé ses œuvres. Il y avait aussi plusieurs autres histoires, dans lesquelles Chrétien vit les événements fameux des siècles passés et futurs, ainsi que les prophéties et les prédictions de faits qui ont eu un accomplissement certain, à la confusion et à la honte des ennemis de Dieu, mais à la consolation de ses serviteurs.

Le lendemain ils le conduisirent à un arsenal, où ils lui firent voir toutes sortes d'armes que leur Seigneur avait amassés pour l'usage des pèlerins : il y avait un nombre prodigieux d'épées, de boucliers, de casques, de cuirasses; le tout était rangé dans un ordre admirable. Comme Chrétien témoignait toujours un grand désir de reprendre sa route, ils l'armèrent de pied en cap d'armes à l'épreuve, pour qu'il pût se défendre en cas d'attaque dans le chemin. Ainsi revêtu, il se disposa à partir, et étant près de la porte du château, il demanda au portier s'il avait vu passer

quelque autre Pèlerin. Vigilant lui répondit, qu'il en avait vu passer un. — Dites-moi, je vous prie, le connaissez-vous ? — Je lui ai demandé son nom, et il m'a dit qu'il s'appelait Plein-de-foi. — Oh ! dit Chrétien, je le connais; nous sommes de la même ville, et il est mon voisin : croyez-vous qu'il soit déjà bien avancé ? — Il doit être au bas de la montagne. — Je vais tâcher de le joindre. Que le Seigneur soit avec vous, et vous comble de ses grâces, pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

Alors Chrétien se mit en marche; mais Discrétion, Prudence et Charité voulurent l'accompagner jusqu'au pied de la montagne : et il en reçut d'utiles instructions. Dans le chemin Chrétien leur dit : « J'ai trouvé qu'il était difficile de monter, mais je vois qu'il est aussi dangereux de descendre. » Oui, répondit Prudence, cela est vrai, et c'est une chose qui coûte à l'homme que de descendre dans la vallée d'Humiliation, où vous allez vous rendre présentement, et de ne pas broncher dans le chemin; voilà pourquoi nous vous accompagnons jusqu'au bas de la montagne.

Chrétien continua de descendre; et quoiqu'il y apportât beaucoup de circonspection, néanmoins il fit un ou deux faux pas.

Je vis dans mon songe que ces hôtes si utiles à Chrétien le laissèrent quand il fut au bas de la montagne, et lui donnèrent, en le quittant, un pain, une bouteille remplie de vin, et des raisins. Chrétien ayant reçu leurs adieux continua sa route.

À peine fut-il entré dans la vallée d'Humiliation, qu'il aperçut un ennemi effrayant qui venait à sa rencontre : son nom était Satanas. On ne pouvait rien voir de plus hideux que ce monstre : il était couvert d'écailles comme un poisson; il avait des ailes de dragon; ses pieds ressemblaient à ceux d'un ours; sa bouche était comme la gueule d'un lion, et de tout son corps il sortait de la flamme et de la fumée. Son aspect jeta l'épouvante dans le cœur de Chrétien; il se trouva fort embarrassé, et il délibéra s'il fuirait ou s'il avancerait : mais il fit réflexion que n'ayant point d'armure sur le dos, il donnerait en fuyant une plus grande facilité à l'ennemi pour le percer de ses

traits. Il prit donc le parti de tenir ferme, comme étant le plus sûr pour sauver sa vie, et il poursuivit son chemin. Satanias l'eut bientôt joint. Quand il fut près de lui, il le regarda d'un air de dédain, et lui dit : « D'où viens-tu, et où portes-tu tes pas ? »

Chrétien. Je viens de la Cité de Destruction, ville où j'aurais trouvé ma perte, et je vais à la montagne de Sion.

Satanias. Je vois par ce que tu dis que tu es un de mes sujets; car toute la contrée d'où tu viens m'appartient, et j'en suis le maître et le seigneur. Comment oses-tu vouloir sortir du domaine de ton roi ? Si je n'espérais pas que tu rentreras à mon service, je te renverserais d'un seul coup.

Chrétien. À la vérité j'étais né sous ton empire; mais ton service était difficile, et tes gages auraient causé ma perte, car les gages du péché sont la mort : aussi quand je suis venu à un âge mûr, j'ai fait les réflexions que les personnes sensées doivent faire, et j'ai cherché les moyens que je pourrais avoir pour me sauver.

Satanas. Il n'y a point de prince qui veuille perdre ses sujets, et je ne veux pas non plus que tu m'échappes : puisque tu te plains de mon service et de tes gages, retournes, et tu seras content; je te promets de te donner tout ce que notre pays rapporte.

Chrétien. Je me suis donné à un autre qui est le Maître des rois : comment puis-je, sans infidélité, retourner sous ton empire ?

Satanas. Tu as fait suivant le proverbe, qui dit que celui qui change un mauvais maître en prend souvent un pire : mais il est ordinaire à ceux qui se sont dit ses serviteurs de le quitter, et de revenir à moi : fais de même, et tu t'en trouveras bien.

Chrétien. Je lui ai donné ma foi, et je lui ai juré obéissance : comment donc pourrais-je me dégager, et n'être pas puni de mort comme un traître ?

Satanas. Tu m'avais fait la même promesse;

mais je veux bien te pardonner ton parjure, si présentement tu reviens à moi.

Chrétien. Quand je t'ai fait quelque promesse, je n'étais pas en âge de me lier : de plus, j'espère que le Seigneur, sous l'étendard duquel je sers actuellement, voudra bien me le pardonner. Ainsi pour te parler sans feinte, ô malheureux Satanas, je préfère son service, ses gages, son gouvernement, sa compagnie et son pays, à tout ce qui t'appartient. Cesse donc de vouloir me persuader le contraire; car je veux être son serviteur et le suivre.

Satanas. Considère, pendant que tu es encore en sang froid, ce que tu peux rencontrer dans le chemin que tu as pris. Tu sais que la plupart de ses serviteurs ont fait une mauvaise fin, parce qu'ils se sont élevés contre moi et contre mes maximes. Combien d'entre eux ont éprouvé une mort honteuse ? Et cependant tu crois qu'il vaut mieux le servir que moi, lui qui n'est jamais sorti de l'endroit où il est, pour sauver aucun de ceux qui le servent aux dépens de leur vie; au lieu que moi, combien de fois ai-je délivré, soit par force, soit par

adresse, ceux qui m'étaient fidèlement attachés ? Je ferai la même chose pour toi.

Chrétien. Si le Seigneur paraît oublier quelquefois ses serviteurs c'est pour éprouver leur amour, et voir s'ils lui seront attachés constamment. Quant à la fin douloureuse que tu leur reproches, il n'y a point de sort qu'ils puissent souhaiter davantage, puisqu'il doit leur procurer une gloire éternelle; et ils en jouiront lorsque leur Prince viendra dans toute sa pompe, accompagné de ses anges.

Satanas. Mais tu lui as déjà été infidèle, et tu lui as manqué en bien des choses.

Chrétien. Ce que tu dis n'est que trop vrai; mais le Prince que je sers et que j'honore est miséricordieux et prêt à pardonner. De plus, j'étais dans ton pays lorsque j'ai commis toutes ces fautes, car je les ai sucées avec le lait, et j'ai été conçu dans le péché : mais maintenant j'en suis repentant, et j'en ai obtenu le pardon de mon Prince.

Alors Satanás tomba dans une rage horrible. Je suis, dit-il, l'ennemi de ce Prince, je hais sa personne, ses lois et son peuple, et je suis venu pour m'opposer à toi.

Chrétien. Garde-toi de l'entreprendre, car je suis dans le grand chemin du Seigneur, le chemin de sainteté, et je prends garde à toi-même.

Ces paroles ne firent qu'irriter davantage Satanás; il se mit au milieu du chemin et dit : « Je n'apprends rien, prépare-toi à mourir, car je jure par mon antre infernal que tu n'iras pas plus loin, et que je répandrai ici ton sang. » En même temps il lui lança avec force des dards enflammés : mais Chrétien leur opposa le bouclier qu'il portait, et s'en garantit; et voyant qu'il était temps de montrer de la résolution et d'agir, il tira son épée. Satanás fut aussitôt à lui, et lui jeta une infinité de traits. Quelques efforts que fît Chrétien pour les éviter, il en fut néanmoins blessé à la tête, aux mains et aux pieds. Ces blessures le firent un peu reculer. Satanás ne l'en attaqua qu'avec plus d'ardeur, et Chrétien reprenant aussi courage, lui résistait

autant qu'il le pouvait : ce terrible combat dura presque une demi-journée. À la fin Chrétien commença à se sentir épuisé; car ses blessures l'affaiblissaient de plus en plus.

Satanas profitant de ce moment favorable, rassembla toutes ses forces contre Chrétien, et lui causa une chute si terrible, que son épée lui échappa de la main. Alors Satanas lui dit : « Je suis sûr de toi présentement. » : en même temps il fit de tels efforts pour l'achever, que Chrétien commença à désespérer de sa vie. Mais par une grâce particulière de Dieu, et par un effet de sa bonté, pendant que Satanas cherchait à donner le dernier coup à Chrétien, celui-ci reprit subtilement son épée des mains de son ennemi, et lui dit : « Ne te réjouis pas encore, cruel; quoique je sois tombé je me relèverai. » et dans le même temps il le frappa d'un tel coup, qu'il le renversa comme quelqu'un qui est blessé mortellement. Chrétien plein de confiance de cet avantage, se préparait à redoubler, en disant : Si nous sommes vainqueurs, c'est par le secours de celui qui nous a aimés; mais Satanas déploya ses ailes de dragon, et Chrétien ne le vit

plus.

Personne ne peut se représenter, à moins que de l'avoir vu et entendu ainsi que moi, quels hurlements et quels rugissements Satanas fit dans ce combat, et d'un autre côté quels soupirs et quels gémissements sortaient du cœur de Chrétien. Celui-ci ne conçut quelque espérance, que quand il vit qu'il avait blessé mortellement son ennemi, mais il lui restait l'air le plus effrayé que j'aie jamais vu.

Le combat ainsi terminé, Chrétien levant les yeux au ciel, dit : « Que de grâces j'ai à vous rendre, ô vous, qui m'avez délivré de la gueule des lions, et qui m'avez protégé contre Satanas ! Mon ennemi voulait ma perte et ma ruine, mais vous avez envoyé votre ange à mon secours, et vous m'avez fait triompher par votre grâce : que votre saint nom soit béni à jamais. »

Alors j'aperçus une main qui apporta à Chrétien quelques feuilles de l'arbre de vie; il les prit et les appliqua sur les blessures qu'il avait reçues dans le combat, et sur le champ il fut guéri.

Il s'assit dans cet endroit pour manger le pain et boire le vin qu'on lui avait donné un peu auparavant. S'étant ainsi rafraîchi et ayant réparé ses forces, il reprit sa route, ayant son épée nue à la main; car, disait-il en lui-même, je ne sais si mon ennemi ne reviendra pas : mais il ne reçut aucune autre insulte de Satan, et il traversa la vallée sans trouble.

Au bout de cette vallée il y en avait une autre appelée la vallée de l'Ombre-de-la-mort, et il fallait que Chrétien la traversât, parce que le chemin de la Cité-céleste était au milieu. Le prophète Jérémie dit lui-même que cette vallée est un endroit solitaire, une terre inhabitée et inaccessible, terre sèche et aride, terre par où jamais homme n'a passé (excepté un Chrétien) et où jamais homme n'a demeuré. Les nuages qui la couvrent semblent inspirer la terreur, et la mort étend ses ailes au-dessus; en un mot, tout y est dans la confusion et dans une éternelle horreur.

5e partie

Je vis dans mon songe que Chrétien se trouva dans une peine plus grande que quand il avait eu à combattre Satanas, et qu'il n'avancait qu'avec la plus grande circonspection. Car dans toute la longueur de cette vallée, il y avait sur la droite un fossé fort profond; ce fossé est celui dans lequel un aveugle avait conduit un autre aveugle, et où il avaient péri misérablement : sur la gauche était une fondrière fort dangereuse, dans laquelle si un juste même venait à tomber, il ne trouverait point de fond où son pied pût s'arrêter; le roi David y tomba une fois, et il y aurait péri, s'il n'eût pas trouvé quelqu'un qui l'en tira.

Le sentier, qui traversait cette vallée entre ces deux écueils, était extraordinairement étroit; aussi Chrétien avait-il bien de la peine à s'en tirer : marchant dans les ténèbres, s'il cherchait à éviter la fondrière, il était près de tomber dans le fossé, et souvent, quand il levait son pied, il ne savait pas où et sur quoi il pouvait le poser. De plus, il entendait

dans le lointain des voix effrayantes, un hurlement continu, et des gémissements qui paraissaient partir comme d'un grand nombre de personnes qui étaient dans une misère horrible, dans les tourments, et dans les fers. Toutes ces choses le remplissaient d'effroi; à quoi se joignaient des spectres, des fantômes et de malins esprits, qui paraissaient le menacer. Chrétien vit que son épée lui était inutile contre de pareils ennemis; il eut recours à une autre arme appelée Toute-prière, et il s'écria d'une voix ferme : « Seigneur, venez, je vous prie, à mon secours, et délivrez mon âme : oui je marcherai dans la force du Seigneur mon Dieu. » Ces paroles épouvantèrent les spectres et les fantômes; ils prirent la fuite et ne reparurent plus.

Chrétien, après avoir marché pendant quelque temps, crut entendre la voix d'un homme qui le précédait, et qui disait : « Quoique je marche à travers la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi. » Ces paroles lui firent grand plaisir : d'abord il en conclut que des personnes qui avaient la crainte de Dieu étaient dans cette vallée ainsi que

lui; en second lieu, cela lui fit voir que Dieu était avec eux, quoiqu'ils fussent dans les ténèbres et dans un état triste; en troisième lieu, il en conçut l'espérance d'avoir par la suite une compagnie, s'il pouvait venir à bout de surmonter les obstacles qui l'environnaient.

Il avança donc et appela la personne qui était devant lui, mais il n'en eut point de réponse. Cependant peu à peu le jour vint à paraître, ce qui augmenta les espérances de Chrétien; et il dit : « Que le Seigneur est bon, il a fait succéder aux ténèbres de la nuit la clarté du matin. »

Le jour étant venu, il regarda derrière lui, non qu'il eût aucune envie à se retourner, mais pour voir à la lumière quels étaient les dangers à travers lesquels il avait passé dans les ténèbres, et il remarqua parfaitement le fossé qui était sur la droite et la fondrière qui était de l'autre côté, et combien le chemin qui était entre deux était étroit. Il aperçut aussi les spectres et les fantômes, mais tous très éloignés; car dès que le jour commence à luire, ils disparaissent.

Chrétien avec le secours de la lumière étant parvenu à sortir heureusement de la vallée, continua sa route, et vint à une petite élévation qui semblait faite pour que les pèlerins pussent découvrir devant eux. Chrétien étant monté au haut, aperçut Plein-de-foi qui était devant lui, et qui avançait sa route; il se mit à lui crier, arrêtez, arrêtez, et vous aurez un compagnon. À ces cris Plein-de-foi regarda derrière lui, et Chrétien lui cria encore, arrêtez, jusqu'à ce que je vous rejoigne. À quoi Plein-de-foi répondit : Non, non, il y va de ma vie, et le vengeur du sang est derrière moi. Chrétien fut un peu ému de cette réponse, et ramassant ses forces, il gagna bientôt Plein-de-foi, et même le devança, de sorte que le premier fut le dernier. Chrétien ne put se défendre de sourire avec une sorte de complaisance de ce qu'il avait devancé son frère; mais ne prenant pas assez garde à ses pieds, il fit un faux pas et tomba, et il aurait eu de la peine à se relever, si Plein-de-foi ne lui eût aidé.

Alors je vis dans mon songe qu'ils se mirent à marcher ensemble et causant avec le ton de

l'amitié, ils s'entretinrent de ce qui leur était arrivé dans leur voyage.

Chrétien. Je suis charmé, mon cher Plein-de-foi, de vous avoir rejoint, et de ce que Dieu a permis que nous puissions aller de compagnie dans l'heureux pays qui est le but de notre voyage.

Plein-de-foi. Je croyais, mon cher ami, que vous aviez eu des compagnons en sortant de la ville, et comme vous m'aviez devancé, j'ai été forcé de faire tout seul beaucoup de chemin.

Chrétien. Êtes-vous resté longtemps dans la Cité de Destruction avant que d'en sortir pour votre pèlerinage ?

Plein-de-foi. Je n'y suis pas resté longtemps, car depuis votre départ, on ne parlait d'autre chose dans notre ville, sinon qu'elle serait brûlée avec la terre par le feu du ciel.

Chrétien. Quoi ! Les habitants parlaient ainsi, et il est possible qu'il n'y ait eu que vous qui soyez

sorti pour échapper du danger ?

Plein-de-foi. Quoique ce fût, comme je vous l'ai dit, le sujet de leur entretien, je ne puis pas cependant me persuader qu'ils le crussent fermement; car dans la chaleur du discours j'entendis plusieurs d'entre eux se moquer de vous, et parler de votre pèlerinage comme d'une folie : mais moi j'ai été persuadé, et je crois encore que notre Cité périra par le feu du ciel; cette pensée m'a fait prendre le parti de l'abandonner.

Chrétien. N'avez-vous rien entendu dire de notre voisin Flexible ?

Plein-de-foi. Oui j'ai su qu'il vous avait suivi jusqu'à la fondrière du Découragement, dans laquelle on dit qu'il tomba : il ne veut pas en convenir, mais j'ai bien vu qu'il était couvert des ordures qu'il en avait rapportées.

Chrétien. Et qu'est-ce que ses voisins ont pu lui dire ?

Plein-de-foi. Depuis son retour, il est un objet de dérision pour tout le monde, chacun le méprise, et à peine veut-on avoir affaire à lui : il est présentement dans un état sept fois pire qu'il n'était avant sa sortie de la Cité.

Chrétien. Mais pourquoi se sont-ils mis ainsi contre lui, puisqu'ils ne font aucun cas du parti qu'il avait pris ?

Plein-de-foi. Oh ! Ils en disent tout le mal possible; que c'est un lâche, un apostat; qu'il n'est pas vrai dans ce qu'il professe : je crois que Dieu a suscité ses ennemis pour en faire un objet de mépris et d'insulte, et cela parce qu'il est revenu.

Chrétien. Lui avez-vous parlé avant que de sortir ?

Plein-de-foi. Je le rencontrai une fois dans la rue, mais il évita de me voir, et tourna la tête d'un autre côté, comme quelqu'un qui est honteux de ce qu'il a fait; ainsi je ne lui ai point parlé.

Chrétien. Lorsque je quittai notre pays, j'avais conçu quelque espérance de cet homme : présentement je crains bien qu'il ne périsse dans la Cité de Destruction; car il s'est conduit suivant le proverbe, qui dit : Le chien est retourné à son vomissement, et le sanglier qui était nettoyé s'est encore vautré dans l'ordure et la fange.

Plein-de-foi. C'est aussi ce que j'appréhende pour lui; mais qui peut empêcher ce qui doit être ?

Chrétien. Eh bien, mon cher voisin, laissons-le; et racontez-moi les diverses aventures de votre voyage.

Plein-de-foi. Au sortir de notre ville j'eus le bonheur d'éviter la fondrière dans laquelle vous tombâtes, et je gagnai la petite porte sans avoir éprouvé ce danger : je fis seulement la rencontre d'une femme dont le nom est Impudicité, laquelle voulait m'entraîner dans le mal.

Chrétien. Que vous fîtes bien d'éviter ses filets ! Joseph fut attaqué par elle, et lui échappa comme

vous avez fait; cependant il pensa lui en coûter la vie.

Plein-de-foi. Vous ne sauriez imaginer quelle langue flatteuse elle avait; elle se mit auprès de moi d'une manière adroite pour me détourner, et me faire aller avec elle, me promettant toutes sortes de satisfactions.

Chrétien. Certainement elle ne vous promettait pas celle d'une bonne conscience : Dieu merci vous êtes échappé d'elle; mais celui contre qui le Seigneur est en colère tombera dans les pièges de l'impudique.

Plein-de-foi. Aussi, pour ne pas me souiller, je me rappelai un ancien écrit qui dit : Les pas de l'impudique mènent à l'Enfer. Je fermai donc les yeux, parce qu'elle aurait pu m'ensorceler par ses regards : alors elle se répandit en railleries; mais je continuai ma route.

Chrétien. N'éprouvâtes-vous pas quelque autre mauvaise rencontre ?

Plein-de-foi. Quand je vins au pied de la montagne appelée Difficulté, j'y trouvai un homme extrêmement âgé, qui me demanda qui j'étais et où j'allais. Je lui répondis que j'étais un pèlerin, et que j'allais à la Cité-céleste. Ce vieillard me dit : Vous me paraissez honnête; si vous voulez demeurer avec moi, vous aurez toutes sortes de satisfactions. Ensuite il me fit des offres et des promesses si brillantes, que je me sentis tenté d'y répondre : mais comme il me parlait, je jetai les yeux sur son front, et je vis qu'il y avait écrit : Dépouillez le vieil homme avec ses œuvres.

Chrétien. Que fîtes-vous pour lors ?

Plein-de-foi. Je lui dis que je ne voulais pas entendre à ses propositions, ni aller avec lui. Offensé de ma réponse, il me dit des injures; et comme je me tournais pour m'en aller, je le sentis me pincer si cruellement, que je crus qu'il emportait une partie de moi-même, ce qui me fit crier : Malheureux homme que je suis ! Néanmoins je le quittai, et je pris mon chemin vers la

montagne.

Chrétien. Ne vîtes-vous pas le château qui est au haut ?

Plein-de-foi. Oui, et je vis aussi les lions avant que d'y arriver, mais je crois qu'ils étaient endormis, car il était environ midi; comme j'avais beaucoup de jour devant moi, je passai devant le portier de ce château, et je descendis la montagne.

Chrétien. Aussi me dit-il qu'il vous avait vu passer, et je voudrais qu'il vous eût fait entrer, car on vous y aurait fait voir des choses bien curieuses, et dont le souvenir vous aurait fait plaisir. Dites-moi, je vous prie, fîtes-vous quelque autre rencontre dans la vallée d'Humiliation.

Plein-de-foi. Oui, je fis celle d'un nommé Honte-fausse; et de tous ceux que j'ai rencontré dans mon voyage, je n'en ai point trouvé dont j'aie eu plus de peine à me débarrasser.

Chrétien. Comment donc ? Et qu'est-ce qu'il

vous a dit ?

Plein-de-foi. Il me fit un grand nombre de propos contre la religion elle-même; il me dit que c'était une chose basse, avilissante pour un homme, que de penser à la religion; qu'il était ridicule qu'un homme fût obligé de veiller sur ses paroles et sur ses actions, et mît des entraves à sa propre liberté. Il m'objecta qu'il n'y avait que très peu de puissants, de riches et de philosophes, qui fussent de mon opinion; qu'il fallait être fou et extravagant pour risquer de tout perdre, et cela pour des biens que personne ne connaît; que les principaux pèlerins, dans le temps où ils vivaient, avaient été dans un état misérable, et un grand nombre d'autres propos; par exemple, que c'était une honte que d'être touché d'un sermon, et de revenir chez soi contrit et gémissant; que c'était une honte que de demander pardon à son prochain pour quelque légère offense, et de lui faire restitution de quelque chose qu'on lui aurait pris.

Chrétien. Et que lui répondîtes-vous ?

Plein-de-foi. Je ne sus d'abord qui lui répondre; il me réduisit même au point que le feu me monta au visage, et eut de la peine à me quitter. À la fin je me mis à considérer que ce qui mérite l'estime des hommes est une abomination devant le Seigneur. Je pensai aussi que ce Honte-fausse m'avait bien dit ce qu'étaient les hommes, mais qu'il ne m'avait pas dit ce qu'est Dieu et sa parole; qu'au jour de la Sentence nous ne serons pas jugés à la vie ou à la mort suivant les sentiments élevés du monde, mais suivant la sagesse et la loi du Très-haut. Je me dis donc à moi-même, le parti le plus sûr est de vivre selon la parole de Dieu, quoique tout le reste du monde y soit opposé. Ainsi considérant que Dieu veut qu'on donne la préférence à sa Loi; que rien n'est au-dessus d'une conscience sans reproche; que ceux qui se rendent insensés pour le royaume du Ciel sont les plus sages, et que l'homme pauvre, qui aime le Christ, est plus riche que l'homme puissant qui le hait : Honte-fausse, lui dis-je, retire-toi, tu es l'ennemi de mon salut; pourrais-je te préférer à mon souverain Maître ? Si je rougis de ses voies et de ses commandements, dois-je me flatter d'en obtenir le

bonheur ? Retire-toi. À la fin il me laissa : mais en vérité j'eus beaucoup de peine à éloigner cet importun.

Chrétien. Je suis charmé mon frère, que vous ayez résisté si courageusement à ce malheureux; il suffit de ne lui pas céder d'abord, il ne gagne que l'insensé, et personne autre. Le sage, dit Salomon, héritera de la gloire; mais la honte sera le partage de l'insensé.

Plein-de-foi. Je crois que nous devons implorer celui qui peut nous secourir contre la honte, et nous donner le courage de défendre la vérité sur la terre.

Chrétien. Vous avez bien raison; et quand on a recours à lui, il est rare qu'il n'exauce pas. Rencontrâtes-vous encore quelque autre personne dans cette vallée ?

Plein-de-foi. Non, personne; car je fus éclairé par le soleil le reste du temps que je mis à la traverser : et j'eus le même avantage, quand je passai par la vallée de l'Ombre-de-la-mort.

Chrétien. Ce fut fort heureux pour vous, et j'ai éprouvé un sort bien différent. Là-dessus Chrétien raconta son combat contre Satanas, le danger qu'il avait couru d'être vaincu, et dont il n'était sorti que pas la protection du Ciel; ainsi que la peine qu'il avait eue à traverser la vallée de l'ombre-de-la-mort.

6e partie

Pendant qu'ils marchaient tous les deux, parlant des différentes choses qu'ils avaient vues, Plein-de-foi regarda par hasard derrière lui, et aperçut quelqu'un qui venait après eux, et qu'il reconnut. Ah ! Dit Plein-de-foi à son camarade, voilà quelqu'un qui nous suit. Chrétien ayant regardé s'écria : Eh quoi, c'est mon bon ami Évangéliste. C'est aussi le mien, dit Plein-de-foi, car c'est lui qui m'a enseigné le chemin où nous sommes, et qui nous mène à la petite porte.

Comme ils achevaient ce propos, Évangéliste les aborda et les salua, en leur disant : Que la paix soit avec vous, mes amis, et avec ceux qui vous veulent du bien.

Chrétien. Bienvenue, bienvenue soyez, mon cher Évangéliste; votre vue me rappelle le souvenir de vos anciennes bontés à mon égard, et de toutes les peines que vous avez prises pour me faire mériter les biens éternels.

Plein-de-foi. Soyez mille fois le bien arrivé, heureux Évangéliste; je ne puis exprimer combien votre compagnie est agréable à de pauvres voyageurs tels que nous.

Évangéliste. Eh bien, mes amis, comment les choses ont-elles été depuis votre départ ? Qu'avez-vous rencontré ? Et comment vous êtes-vous comportés ?

Alors Chrétien et Plein-de-foi lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé dans leur route, et avec quelle peine ils étaient arrivés jusqu'à cet endroit.

Évangéliste. Je me réjouis, non de ce que vous avez éprouvé des traverses dans votre chemin, mais de ce que vous en êtes sortis victorieux, et de ce que malgré quelques faiblesses vous avez poursuivi votre route jusqu'à ce jour. Je dis que je m'en réjouis, et par rapport à vous, et par rapport à moi : j'ai semé et vous avez recueilli; le jour approche, où celui qui sème et ceux qui recueillent seront réunis. Pour cela il faut que vous teniez ferme, car

vous recueillerez dans le temps marqué, si vous ne vous relâchez pas : la couronne est devant vous, et elle est incorruptible; ainsi courez pour pouvoir l'obtenir. Il y a eu des gens qui s'étaient mis en marche pour l'avoir, et qui, après avoir été loin, se la sont cependant laissé enlever par d'autres : persistez donc fermement dans ce que vous avez fait : vous n'êtes pas encore hors de la portée des atteintes du démon : vous n'avez pas résisté jusqu'au sang, en combattant contre le péché.

Chrétien. Nous vous sommes assurément bien obligés de ce que vous nous dites; mais nous désirerions que vous nous instruisiez des choses qui peuvent nous être de quelque secours dans notre route; ou plutôt, comme nous savons que vous êtes un prophète, dites-nous ce qui doit nous arriver, par quelles épreuves nous pourrions passer, et comment nous pourrions les surmonter.

Plein-de-foi demanda aussi la même grâce à l'Évangéliste, qui leur répondit : Mes enfants, vous savez par les paroles de vérité qui sont dans l'Évangile, qu'il faut que vous passiez par

beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume des Cieux; que dans plusieurs villes les peines et les persécutions vous accompagneront : ainsi vous devez vous attendre que vous ne serez pas longtemps dans votre pèlerinage sans en trouver d'une ou d'autre manière. Vous avez déjà éprouvé quelque chose de la vérité de ces prédictions; mais vous en rencontrerez davantage. Vous êtes, comme vous le voyez, presque sortis de ce désert, et vous arriverez bientôt à une ville qui est devant vous : là, vous serez environnés d'ennemis qui vous maltraiteront jusqu'à vouloir vous tuer, et soyez sûrs que l'un de vous scellera de son sang le témoignage de la vérité. Mais soyez fidèles jusqu'à la mort, et le Roi vous donnera la couronne d'immortalité. Celui qui perdra sa vie ici-bas, quoique sa mort ne soit pas naturelle, et qu'il doive beaucoup souffrir, sera néanmoins plus heureux que celui qui restera; non seulement parce qu'il parviendra plus tôt à la Cité-céleste, mais aussi parce qu'il n'aura point à éprouver les misères que l'autre trouvera dans le reste de son voyage. Quand vous serez arrivés à la ville, et que vous y verrez l'accomplissement de ce que je viens

de vous dire, alors souvenez-vous de votre ami; et abandonnant vos corps aux hommes, laissez la garde de vos âmes à la grâce de Dieu, qui ne vous manquera pas.

Évangéliste les ayant quittés, ils continuèrent leur route, et après avoir marché quelque temps ils sortirent du désert : alors ils aperçurent devant eux la ville appelée Vanité. Il y a toute l'année dans cette ville une grande foire qu'on appelle Marché-de-vanité; on le nomme ainsi, parce que tout ce qu'on y achète est vanité, suivant cette parole du sage : Tout est vanité.

L'établissement de ce marché est fort ancien, et de l'origine la plus reculée. Depuis plus de cinq mille ans les pèlerins prennent leur route à la Cité-céleste par cet endroit. Satanas, Belzébut, Légion et leurs associés, voyant que le chemin des pèlerins à la Cité-céleste traversait la ville de Vanité, imaginèrent d'y établir ce marché qui dure toute l'année, et où on achète toute sorte de choses vaines. Ces différentes espèces consistent en maisons, terres, places, honneurs, titres, contrées,

royaumes, convoitises, plaisirs et divertissements de toutes sortes, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du sang, des corps, des âmes, enfin des choses de tous les genres. On y voit également, et cela en tout temps, des comédies, des jeux, des baladins, des friponneries et des vols de toute espèce. Il y a comme dans nos foires différentes rues, sous des noms propres, où on ne vend que telles et telles marchandises : on y trouve la rue de France, celle d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, où on peut acheter toutes les sortes de vanités.

Le chemin à la Cité-céleste, comme je l'ai dit, traverse la ville, précisément à l'endroit où se tient ce grand marché, et on ne peut passer par un autre endroit. Le Prince des princes lui-même, quand il fut ici-bas, la traversa pour aller à son propre domaine. Belzébut, le premier chef de cette foire, l'invita à faire emplette de ses vanités, et il l'aurait fait maître de tous les royaumes du monde, s'il eût voulu lui rendre le moindre hommage; mais cet homme vénérable n'eut pas seulement l'idée d'y prendre la moindre de ses vanités.

Il fallut donc que nos deux voyageurs traversassent ce marché, et c'est ce qu'ils commencèrent à faire : mais à peine y furent-ils entrés, que le peuple se mit dans un grand mouvement par rapport à eux, et les environnant avec grand bruit, les traita de fous et d'insensés. Ce qui occasionnait tout ce tumulte, c'est qu'ils étaient habillés d'une sorte d'étoffe telle que l'on n'en vendait aucune de cette espèce dans ce marché; en outre, si on était étonné de leur extérieur, on l'était beaucoup plus de leur langage, car il n'y en avait que très peu qui l'entendissent. Ce qui déplut encore davantage aux marchands, c'est que ces pèlerins semblaient mépriser leurs marchandises, et ne tenaient pas seulement compte de les regarder : si quelques-uns les appelaient pour les engager à en acheter, ils se mettaient les doigts dans les oreilles en criant : Détournez-vous, mes yeux, pour ne point voir la vanité; et ils regardaient vers le Ciel, pour donner à entendre que c'était là qu'était leur commerce et leur trafic.

Il arriva qu'un particulier qui voyait avec

mépris l'extérieur de ces hommes, leur dit, pour se moquer : « Que voulez-vous acheter ? » Eux le regardant avec gravité, lui répondirent : « Nous voulons acheter la Vérité. » Cette réponse ne fit qu'exciter davantage l'indignation des habitants, qui se mirent à les railler, à les brocarder, et à s'exciter les uns les autres pour les maltraiter. Enfin les choses en vinrent à un tel point, et le tumulte fut si grand, que toute la ville se trouva en combustion. On en fut porter la nouvelle au commandant, qui descendit promptement, et qui députa quelques-uns de ses plus fidèles commis pour examiner quels étaient ces hommes qui causaient tant de rumeur.

Chrétien et Plein-de-foi furent en conséquence arrêtés et conduits pour être interrogés. Les personnes préposées pour cet objet leur demandèrent d'où ils venaient, où ils allaient, et pourquoi ils portaient un habillement si étrange. Ils leur répondirent qu'ils étaient des pèlerins et des étrangers dans le monde, et qu'ils allaient à leur vrai pays, c'est-à-dire, à la Jérusalem céleste; qu'ils n'avaient point donné sujet aux habitants de la ville

ni aux marchands de les maltraiter comme ils faisaient, et de les retarder dans leur voyage, si ce n'était peut-être que quelqu'un leur ayant demandé ce qu'ils voulaient acheter, ils avaient répondu qu'ils voulaient acheter la Vérité.

Ceux qui les interrogèrent ne purent croire autre chose, sinon qu'il fallait qu'ils fussent fous ou insensés, pour avoir pu exciter un pareil désordre; cependant ils les prirent, les firent battre de verges, et après les avoir couverts de boues et d'ordures, ils les firent mettre dans une cage pour les donner en spectacle à tous les gens de la foire : ils y restèrent un certain temps, et furent un sujet de passe-temps ou de malice pour chacun; le commandant paraissant satisfait de tout ce qu'on leur faisait. Chrétien et Plein-de-foi souffraient tout patiemment, ne rendaient point railleries pour railleries; au contraire, ils bénissaient ceux qui les accablaient de malédictions, et ne répondaient que par des paroles de douceur aux injures qu'on leur disait.

Quelques personnes de la ville qui pensaient

plus sensément, ne purent s'empêcher de blâmer la bassesse des méchancetés que leurs concitoyens faisaient à ces hommes; les autres habitants entrèrent en colère contre eux, leur disant qu'ils ne valaient pas mieux que ceux qui étaient dans la cage, et que puisqu'ils prenaient leur défense, ils éprouveraient le même sort. Les premiers répliquèrent qu'il était évident que ces hommes étaient paisibles, modérés, et incapables de faire aucun tort à personne. Après plusieurs paroles de part et d'autre, ils passèrent des injures aux coups, et se battirent entre eux.

Alors les deux pauvres pèlerins furent reconduits devant ceux qui les avaient déjà interrogés, et on les accusa d'être la cause du nouveau tumulte qui venait d'arriver. En conséquence ils furent encore battus cruellement, et chargés de chaînes; en cet état on les fit passer par tout le marché, pour servir d'exemple et intimider ceux qui seraient tentés de parler en leur faveur ou de se joindre à eux.

Chrétien et plein-de-foi se comportèrent avec

encore plus de modération, et reçurent l'ignominie et la honte dont on les accablait, avec tant de douceur et de patience, qu'ils gagnèrent à leur parti quelques personnes, mais en très petit nombre. Cet événement fit entrer les autres habitants dans une plus grande fureur, de manière qu'ils résolurent la mort de ces deux hommes.

Les deux pèlerins furent donc reconduits dans la cage jusqu'à ce que leur sort fût décidé, et on les y mit avec des entraves aux pieds : là ils se rappelèrent ce que leur ami Évangéliste leur avait prédit; ce qui les fortifia dans leurs souffrances et les anima à persévérer. Ils se consolèrent l'un l'autre par l'idée qu'ils eurent que celui qui aurait le bonheur de souffrir la mort serait le mieux partagé, et ils souhaitèrent chacun secrètement de pouvoir avoir la préférence : mais se résignant à la volonté de celui qui arrange et dispose toutes choses, ils restèrent tranquilles dans leur état, quelque triste qu'il fût, et attendirent l'événement.

On désigna un certain temps pour instruire leur procès, et quand il fut expiré, on les conduisit

devant les juges, qui étaient également leurs adversaires. Le nom du président était Haine-du-bien; celui des autres principaux juges était l'Ignorant, le Luxurieux, l'Orgueilleux, l'Avaricieux, l'Aveuglement, le Malicieux, etc. Deux faux témoins, nommés l'Impie et le Superstitieux, se levèrent et se portèrent pour accusateurs. Leur accusation contenait en substance : Que ces deux hommes étaient ennemis et perturbateurs du commerce de la ville; qu'ils y avaient excité des soulèvements et des divisions; qu'ils y avaient gagné un parti qui avait adopté leurs opinions dangereuses, et cela au mépris de la loi du prince.

Plein-de-foi prit la parole et répondit : Nos discours n'ont été que pour rendre hommage à celui qui est plus grand que toutes les grandeurs. On nous reproche d'avoir excité du trouble : mais c'est à tort, et nous n'en sommes pas la cause, étant nous-mêmes des hommes de paix. Si nous avons gagné quelques personnes, c'est parce qu'elles ont vu notre innocence, et qu'elles se sont tournées vers le parti le plus juste. Quant au prince dont

vous nous parlez, puisque c'est Belzébut, et par conséquent l'ennemi déclaré de notre Maître, je le brave et le défie lui et tous ses suppôts.

À ces mots le juge transporté de fureur se leva, et dit : Messieurs, vous voyez l'audace de ce malheureux; lui-même ose faire l'aveu de son crime : nous n'avons pas besoin de plus grandes preuves. Alors ils furent aux voix, et tous unanimement conclurent à déclarer Plein-de-foi coupable et digne de mort. Ils lui lurent la sentence qui le condamnait à être transporté dans la place publique, pour y subir le supplice le plus cruel qu'on pourrait inventer.

En conséquence de ce jugement les bourreaux s'emparèrent de Plein-de-foi; d'abord ils lui donnèrent des soufflets et lui firent toutes sortes d'ignominies; puis ils le mirent en sang à coup de fouets; ensuite ils déchirèrent sa chair avec des couteaux et des peignes de fer; quelques-uns lui jetèrent des pierres, d'autres avec leurs épées le percèrent de tous les côtés. Plein-de-foi pendant ces tourments levait les yeux au Ciel, et priait Dieu

de pardonner à ses ennemis. Enfin ils l'attachèrent à un poteau et le brûlèrent. Ce fut ainsi que Plein-de-foi termina sa vie et commença son bonheur; car je vis que derrière la multitude qui assistait à ce cruel spectacle, était un chariot éclatant attelé de chevaux enflammés, qui aussitôt que Plein-de-foi eut rendu l'âme, le prirent, et l'enlevant au-dessus des nuées, le portèrent rapidement jusqu'à la porte de la Cité-céleste, où il fut reçu comme en triomphe.

Quant à Chrétien il eut un peu de relâche, et fut reconduit en prison, où il demeura pendant quelque temps : mais celui de qui tout dépend, et qui permet que la rage des méchants ne s'étende que jusqu'où il lui plaît, lui ouvrit lui-même les portes de sa prison, et le tira de leurs mains. Chrétien devenu libre reprit sa route. Pendant sa marche il avait l'esprit tout occupé de Plein-de-foi : hélas, disait-il, mon cher compagnon, que j'envie ton sort ! Tu as rendu un glorieux témoignage à la vérité et à notre Maître, qui maintenant t'en donne la récompense; les méchants ont pu tuer ton corps, mais tu jouis présentement d'une vie immortelle : Puissé-je

éprouver la même destinée !

7e partie

Je vis dans mon songe que Chrétien ne fut pas longtemps seul; un particulier qui le suivait, l'atteignit, et lui demanda s'il voulait bien l'agréer pour être son compagnon : il se nommait l'Espérant. Cet homme n'avait été porté à cette démarche qu'en entendant les discours et voyant la conduite que Chrétien et Plein-de-foi avaient tenue au marché de Vanité, et tout ce qu'ils y avaient souffert. Ainsi un était mort pour avoir rendu témoignage à la vérité, et un autre sortit de ses cendres, pour être le camarade de Chrétien dans son voyage. Cet homme dit à Chrétien qu'il y avait plusieurs autres personnes dans la ville qui désiraient faire la même chose et le suivre.

Ils marchèrent pendant quelque temps sans aucune rencontre fâcheuse, et arrivèrent à une plaine fort agréable, nommée la plaine du Bien-être, où ils eurent beaucoup de satisfaction; mais comme cette plaine n'était pas longue, ils l'eurent bientôt traversée. Sur un côté un peu éloigné de

cette plaine, il y avait une petite montagne appelée la montagne du Gain, et dans laquelle était une mine d'argent : plusieurs personnes qui avaient autrefois pris ce chemin s'étaient détournées pour voir cette mine, comme une chose fort curieuse; mais s'étant approchées trop près du bord de son ouverture, la terre avait manqué sous leurs pieds, et elles y avaient péri.

À peu de distance du chemin, vis-à-vis la mine d'argent, se tenait un certain Démas, (dont l'extérieur était honnête); son but était d'engager les voyageurs à venir et à voir. Apercevant Chrétien et l'Espérant, il leur cria : Messieurs, détournez-vous un peu, et je vous montrerai une chose très curieuse.

Chrétien. Cette chose mérite-t-elle que nous nous détournions de notre chemin ?

Démas. Sans doute, elle en vaut la peine, car il y a ici une mine d'argent, et des gens qui la creuse pour en tirer des trésors; si vous voulez venir, vous pourrez vous-même y participer.

L'espérant. Eh bien, allons voir ce que c'est.

Chrétien. Non, certes, quant à moi : j'ai déjà entendu parler de cet endroit, et du nombre de personnes qui y ont péri : je soupçonne que ce trésor est un piège pour ceux qui le cherchent, puisqu'il les détourne de leur voyage.

Alors Chrétien dit à Démas : Cet endroit n'est-il pas dangereux ? Et plusieurs n'y ont-ils pas trouvé des obstacles à leur pèlerinage ? Non, lui répondit Démas, il n'y a pas beaucoup de risques, excepté pour ceux qui n'y prennent pas garde; à ces mots le rouge lui monta au visage. Chrétien s'en apercevant dit à l'Espérant : Voyez-vous que son visage dément ce qu'il nous promet; n'avançons pas seulement un pas, et gardons-nous de quitter notre chemin. Oh ! répondit l'Espérant, je n'ai garde, et je m'en défie présentement. Démas lui ayant fait de nouvelles invitations, Chrétien lui dit sans détour : Tu es un traître et un ennemi des voies de notre Roi; tu as déjà été condamné par un des juges de sa Majesté, pour t'être toi-même

détourné, pourquoi cherches-tu à nous attirer dans la même condamnation ? Sois sûr que quand nous serons devant notre Maître, nous l'informerons de toutes tes menées. Après lui avoir parlé de la sorte, ils continuèrent leur chemin.

Les pèlerins vinrent à un endroit où était un ancien monument tout près du grand chemin. Cette vue les intéressa l'un et l'autre, à cause de la singularité de sa forme, car il leur semblait que c'était une femme qui avait été métamorphosée en une manière de colonne. Ils s'arrêtèrent pour la considérer : mais ils avaient beau examiner, ils ne pouvaient dire ce que c'était. À la fin l'Espérant observa que sur la tête il y avait quelque chose écrit d'un caractère inconnu : comme il n'avait pas fait d'études, il appela Chrétien qui était plus savant : celui-ci s'approcha, et après avoir un peu examiné les caractères, il trouva qu'il y avait : « Souvenez-vous de la femme de Lot. » Il le lut à son compagnon, et ils en conclurent tous deux qu'il fallait que ce fût la statue de sel en laquelle la femme de Lot avait été changée lorsqu'elle regarda derrière elle par un esprit de curiosité, en

s'enfuyant de Sodome.

Ah ! mon frère, dit Chrétien, cette vue nous convient bien pour le présent, et semble nous regarder, après l'invitation que Démas nous a faite pour aller voir la montagne du Gain; si nous y eussions été, comme il le désirait, et comme vous étiez porté de le faire, nous aurions eu, à ce que je vois, le sort de cette femme, et servi de leçon à ceux qui suivront.

L'Espérant. Je suis bien fâché d'avoir eu une pensée aussi dépourvue de sens, et j'en suis bien honteux : mais je fais une réflexion; c'est comment Démas et ses associés peuvent se tenir avec tant de confiance à regarder leur trésor, ayant un pareil exemple devant eux, car ils ne peuvent pas lever les yeux, qu'ils ne voient la statue.

Chrétien. La chose est étonnante, et prouve que leur cœur est dans une situation dont il n'y a rien à espérer : je ne puis mieux les comparer qu'à ces filous qui coupent la bourse en présence du juge, et même lorsqu'on fait justice de leurs

semblables. On peut raisonnablement conclure que quiconque pêche à la vue et au mépris de tels exemples, doit s'attendre au plus sévère jugement.

L'Espérant. Ce que vous dites est très vrai; mais quel bonheur que vous, et moi surtout, nous n'ayons pas été dans le cas de servir d'exemple : nous devons bien en remercier Dieu, être pleins de crainte devant lui, et nous souvenir toujours de la femme de Lot.

Les deux voyageurs continuant leur chemin arrivèrent à une rivière très agréable, que le roi David nomme le Fleuve-de-Dieu, et Saint Jean le Fleuve-de-l'eau-de-la-vie. Leur route les conduisait précisément le long du rivage; Chrétien et son compagnon y marchaient avec le plus grand plaisir; ils burent de l'eau du fleuve qui était excellente, et qui fortifia leurs esprits fatigués. D'un côté de cette rivière on trouvait des arbres verts, propres à porter toutes sortes de fruits, et dont on mange les feuilles pour prévenir les maladies qui peuvent survenir à ceux qui ont le sang échauffé par le voyage. De l'autre côté du rivage était une prairie, émaillée de

lis et de toutes sortes de fleurs, et dont la verdure ne passait point. Ils se couchèrent sur la prairie pour se reposer, et comme ils pouvaient le faire en sûreté dans cet endroit, ils y goûtèrent la douceur du sommeil. Lorsqu'ils furent éveillés, ils cueillirent des fruits des arbres, et burent encore de l'eau du fleuve. S'étant ainsi bien préparés à continuer leur route, (car ils n'étaient pas au bout de leur voyage) ils partirent.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, que la route qui était le long de la rivière vint à finir. Celle qui suivait était raboteuse, ce qui leur fit d'autant plus de peine, que leurs pieds étaient fort sensibles à cause de la marche qu'ils avaient déjà faite, de sorte que la difficulté du chemin porta le découragement dans l'âme des deux pèlerins.

Précisément un peu devant eux ils virent une prairie sur la gauche de la route, elle était fermée par une barrière qu'il fallait franchir pour y entrer. Chrétien dit à son compagnon : si cette prairie va le long de notre chemin, nous n'avons qu'à la suivre. Ils vinrent à la barrière pour examiner, et ils virent

un sentier qui allait le long du chemin de l'autre côté de la barrière : ceci est ce que je souhaitais, dit Chrétien, et le marcher est ici plus facile; allons, mon ami, entrons-y. Mais, dit l'espérant, si ce sentier nous mettait hors de notre route ? La chose n'est pas vraisemblable, répondit Chrétien; regardez, il va le long du chemin. Alors l'Espérant étant persuadé par son camarade, franchit la barrière après lui.

Quand ils furent dans le sentier, ils le trouvèrent très bon pour le marcher : de plus, regardant devant eux, ils aperçurent un homme qui faisait la même route (son nom était Vaine-confiance); ils l'appelèrent et lui demandèrent où ce chemin les menait. Il leur répondit qu'il conduisait à la Porte-céleste. Et bien, dit Chrétien, vous voyez que j'ai rencontré juste, et que nous allons bien. Ainsi ils suivirent cet homme qui allait toujours devant eux. Mais comme ils marchaient ainsi, le jour tomba, l'obscurité devint si grande, qu'ils perdirent de vue celui qui les précédait. Peu de temps après, cet homme qui portait à juste titre le nom de Vaine-confiance, ne voyant pas ce qui

était devant lui, tomba dans un précipice profond, que le Seigneur de ces terres avait fait creuser exprès pour y surprendre les voyageurs trop pleins de présomption; et ce malheureux fut brisé dans sa chute. Chrétien et l'Espérant l'entendirent tomber; ils l'appelèrent pour savoir ce qui lui arrivait, mais ils en n'eurent aucune réponse, et ils n'entendirent qu'un sourd gémissement. L'Espérant dit à son compagnon : Où sommes-nous donc présentement ? Mais l'autre ne lui répondit pas d'abord, commençant à soupçonner qu'il l'avait égaré. Pour comble de malheur il vint à pleuvoir, à éclairer et à tonner d'une manière terrible, et la pluie tombait à grands flots.

L'Espérant ne put s'empêcher de soupirer et de dire : Ah ! que ne puis-je être dans mon chemin !

Chrétien. Qui aurait pensé que ce sentier nous aurait mis hors de notre route ?

L'Espérant. J'en ai eu un pressentiment en y entrant; mais vous m'en avez répondu, et je n'ai pas voulu vous en parler davantage, parce que vous

avez plus d'âge et d'expérience que moi.

Chrétien. Mon cher ami, ne soyez point fâché : j'ai le plus grand chagrin de vous avoir mis hors du chemin, et de vous avoir exposé à un aussi grand danger : pardonnez-le moi, je vous prie : je puis bien au moins vous répondre que je n'ai pas eu une mauvaise intention en le faisant.

L'Espérant. Rassurez-vous, mon frère, je vous le pardonne volontiers, et j'espère même que cette erreur pourra tourner à notre avantage.

Chrétien. Je suis charmé d'avoir trouvé un frère prêt à pardonner. Mais nous ne devons pas rester ainsi dans cet endroit : tâchons de retourner sur nos pas.

L'Espérant. Sans doute, mon cher compagnon : mais laissez-moi marcher devant vous.

Chrétien. Non, s'il vous plaît; permettez que j'aie le premier; car s'il se trouve quelque danger,

je dois d'abord en courir les risques, puisque c'est par ma faute que nous sommes hors du chemin.

L'Espérant. Non, j'irai le premier, car votre esprit étant troublé, vous pourriez encore vous égarer.

Alors, pour leur encouragement, ils entendirent une voix qui disait : Redressez votre cœur, et remettez-le dans la voie droite dans laquelle vous avez marché. Cependant la pluie tombait toujours avec la plus grande force, ce qui rendit le chemin fort difficile pour le retour, (et ce qui me donna lieu de penser qu'il est plus aisé de sortir du bon chemin quand nous y sommes, que d'y rentrer lorsque nous en sommes sortis); ils revinrent néanmoins sur leurs pas : mais il faisait si obscur, et l'eau était si haute, qu'ils coururent plusieurs fois les risques d'être submergés.

Quelques efforts qu'ils fissent ils ne purent pas cette nuit regagner la barrière : ayant aperçu un petit abri ils s'y réfugièrent, et comme ils étaient très fatigués, ils s'y endormirent. Précisément à très

peu de distance de cet endroit, était un château appelé le Château-du-doute, dont le Seigneur se nommait le Géant-désespoir. Ce géant énorme et terrible étant sorti de bonne heure, et allant de côté et d'autre dans ses campagnes, aperçut Chrétien et l'Espérant qui s'étaient endormis sur ses terres. Il fut à eux, et d'un ton impérieux et sévère il leur commanda de se lever. D'où venez-vous, leur dit-il, et que venez-vous faire sur mon domaine ? L'aspect du géant et son ton les glacèrent d'effroi : ils lui répondirent en tremblant, qu'ils étaient des pèlerins qui s'étaient égarés dans leur route. Vous m'avez manqué, leur dit le géant, en marchant sur mes terres, et en vous y endormant; ainsi marchez, et venez avec moi. Ils furent donc forcés de lui obéir, parce qu'il était plus fort qu'eux; ils avaient d'ailleurs peu de chose à dire pour se justifier eux-mêmes, ne sentant que trop qu'ils étaient en faute.

Le géant les força donc d'aller devant lui, et les ayant fait entrer dans son château, il les enferma dans un cachot noir, sale et plein d'infection. Ils y passèrent depuis le vendredi matin jusqu'au samedi soir, sans avoir de quoi boire ni de quoi manger,

sans lumière, et sans que quelqu'un vînt les visiter. Rien n'était si triste que leur situation, éloignés de leurs amis, de leurs connaissances et de tout secours : aussi Chrétien en ressentait un double chagrin, parce que c'était son empressement indiscret qui les avait fait tomber dans ce malheur.

Le géant ne vint les rejoindre que pour les accabler de coups, et il les battit si cruellement, qu'ils ne pouvaient plus se remuer : il continua ses mauvais traitements pendant plusieurs jours, et les choses en vinrent à un tel point que Chrétien commença à entrer en découragement et à se désespérer. Mon frère, dit-il à l'Espérant, que ferons-nous ? La vie que nous menons présentement ne peut se supporter. Pour moi je ne sais s'il ne vaut pas mieux se procurer la mort que de vivre ainsi; oui je trouve que le tombeau est préférable à cet horrible cachot.

L'Espérant. Assurément notre situation présente est bien cruelle, et la mort me semblerait plus agréable que de demeurer toujours dans un pareil état; mais considérons que le Seigneur du

pays où nous allons a dit : « Tu ne tueras point. » or si cet ordre nous est donné relativement aux autres hommes, combien plus devons-nous nous y conformer par rapport à nous-mêmes ? Songeons que celui qui en tue un autre peut bien ne tuer que le corps, mais que celui qui se défait lui-même tue en même temps et le corps et l'âme. De plus, mon cher frère, vous parlez du repos que l'on peut trouver dans le tombeau; avez-vous donc oublié qu'il y a un enfer, où les meurtriers iront certainement ? Car il n'y a point de vie éternelle à espérer pour ceux qui sont volontairement homicides. Rappelez-vous les épreuves par lesquelles vous avez passé jusqu'à présent; Satan n'a pu vous vaincre; dans la ville de Vanité vous n'avez eu peur ni des fers, ni de la cage, ni d'une mort sanglante; qu'est devenu votre courage ? Évitez du moins la honte d'être faibles, ce qui ne convient point à des chrétiens; armons-nous de constance, et remettons notre sort entre les mains de la Providence, qui veut nous éprouver, et qui ne permettra pas que nous le soyons au-dessus de nos forces.

Ces paroles ranimèrent Chrétien; il demanda pardon à Dieu de s'être livré à une aussi mauvaise pensée, et se recommanda à ses bontés.

Les prisonniers restèrent dans ce triste état pendant plus de huit jours. Le samedi, environ sur le minuit, ils se mirent en prières, et continuèrent de le faire presque jusqu'au jour. Un peu avant qu'il parût, Chrétien, comme quelqu'un qui sort d'un grand étonnement, s'écria avec transport : Il faut que je sois bien insensé de rester dans ce cachot infect, tandis que je puis en sortir. J'ai une clef dans mon sein, appelée la Clef-de-la-promesse, qui (je suis persuadé) peut ouvrir toutes les portes du Château-du-doute. Quelle bonne nouvelle ! dit l'Espérant : mon cher ami, tirez-la promptement et essayons.

Chrétien tira la clef de son sein, et commença à l'essayer à la porte du cachot. À peine eut-il tourné la clef, que la serrure se détacha, et la porte s'étant ouverte aisément, Chrétien et l'Espérant en sortirent. Ils furent aux portes des différentes cours du château, que la clef ouvrit également. Enfin ils

gagnèrent la porte de fer qu'il leur fallait encore ouvrir; et quoique la serrure fût la plus difficile, ils en vinrent cependant à bout, par le secours de la clef. Il ne leur restait plus qu'à pousser la porte : mais elle fit un si grand bruit en l'ouvrant, que le Géant-désespoir en fut éveillé. Il se leva promptement pour aller à la poursuite de ses prisonniers : les voyant près de lui échapper il tomba dans un tel accès de rage, qu'il en fut presque suffoqué, et que les forces lui manquèrent pour les poursuivre. Ils profitèrent de ce moment pour s'enfuir, et gagnèrent le grand chemin du Roi, où ils furent en sûreté, parce qu'ils se trouvèrent hors de la juridiction du géant.

Lorsqu'ils eurent repassé la barrière, ils consultèrent entre eux sur ce qu'ils pourraient faire à cet endroit pour garantir d'un semblable malheur les pèlerins qui viendraient après eux. Ils prirent le parti d'y dresser un poteau sur lequel ils mirent cette inscription : Par-delà cette barrière est le chemin du Château-du-doute, habité par le Géant-désespoir; ce géant méprise le Roi de la Cité-céleste, et cherche à faire périr les vrais pèlerins.

Cette inscription fut cause que plusieurs qui les suivirent et qui la lurent, échappèrent à ce danger.

8e partie

Ils continuèrent ensuite leur route, et arrivèrent aux montagnes délectables, qui appartiennent au Roi de la Cité-céleste. En les montant ils jouirent du coup d'œil le plus agréable; ils y virent des jardins, des vergers, des vignes chargées de fruits, et ces beaux lieux étaient arrosés par des fontaines d'une eau claire et limpide. Ils burent de cette eau, s'y nettoyèrent pour ôter les ordures qu'ils avaient remportées du Château-du-doute, et y mangèrent des fruits de la vigne.

Sur le sommet de ces montagnes il y avait des bergers qui paissaient des troupeaux, et qui se tenaient à côté du grand chemin. Les pèlerins les abordèrent, et s'appuyant sur leurs bâtons, (comme c'est assez l'usage des voyageurs lorsqu'ils sont fatigués, et qu'ils s'arrêtent pour parler à quelqu'un), ils leur demandèrent: À qui appartiennent ces montagnes si agréables, et à qui sont les troupeaux qui y paissent ?

Les Bergers. Ces montagnes sont la terre d'Emmanuel; on peut apercevoir d'ici la ville où il demeure : ces brebis lui appartiennent, et il a même donné sa vie pour elles.

Chrétien. Est-ce là le chemin qui conduit à la Cité-céleste ?

Les Bergers. Il n'y en a point d'autre.

Chrétien. La route est-elle bonne ou dangereuse ?

Les Bergers. Elle est bonne pour les justes : mais les violateurs de la Loi y périront.

Chrétien. Trouve-t-on ici quelque endroit où des pèlerins fatigués de leur voyage puissent se reposer ?

Les Bergers. Le Maître de ces montagnes nous a chargés d'exercer l'hospitalité, et d'avoir soin des Étrangers : ainsi nous sommes prêts à vous servir en tout ce que nous pourrons.

J'aperçus dans mon songe que les bergers voyant qu'ils avaient affaire à des pèlerins, leur firent différentes questions, (auxquelles ils avaient déjà répondu dans d'autres endroits), comme, d'où venez-vous ? Comment avez-vous prit cette route et comment avez-vous pu la continuer et arriver jusqu'ici; car plusieurs entreprennent ce chemin, mais il y en a très peu qui parviennent jusqu'à ces montagnes ? Quand les bergers eurent entendu leurs réponses, ils en furent satisfaits, et leur dirent affectueusement : Vous pouvez être les bienvenus sur ces montagnes délectables.

Ces bergers se nommaient Connaissant, Expérimenté, Fidèle et Sincère. Ils prirent les pèlerins par la main, les conduisirent dans leurs tentes, où ils leur donnèrent ce qui se trouva de prêt pour le moment, et leur dire : Nous désirons que vous restiez ici quelque temps, afin que vous puissiez faire connaissance avec nous, et que vous goûtiez plus à loisir les avantages que l'on trouve en ces lieux. Ils répondirent qu'ils seraient fort aises de rester : ensuite ils furent conduits dans des

chambres pour se reposer parce qu'il était tard.

Le matin les bergers éveillèrent Chrétien et l'Espérant, et les menèrent promener sur les montagnes. Ils les parcoururent pendant quelque temps, ayant de tous côtés la vue la plus belle et la plus riante; puis les bergers se dirent l'un a l'autre, montrerons-nous à ces pèlerins quelques-unes de nos merveilles ? Ayant décidé qu'ils pouvaient le faire, ils les conduisirent d'abord au sommet d'une montagne appelée la montagne d'Erreur, dont le côté le plus éloigné était coupé à pic, et ils leur dirent de regarder au fond. Quand Chrétien et l'Espérant y eurent jeté les yeux, ils virent dans le bas plusieurs hommes qui s'étaient brisés et mis en pièces en tombant du haut de la montagne. Oh, qu'est-ce que cela ? dirent les pèlerins étonnés. Les bergers leur répondirent : N'avez-vous pas entendu parler de gens qui sont tombés dans l'erreur en écoutant Hymenée et Alexandre sur ce qui regarde la résurrection ? Ils répondirent qu'ils en avaient entendu parler. Eh bien, dirent les bergers, ce sont des gens que vous voyez dans ce fond, et qui y ont été brisés : ils n'ont point été enterrés jusqu'à ce

jour, pour servir d'exemple aux autres, et leur montrer qu'il faut prendre garde à ne pas vouloir comme eux montrer trop près du bord de cette montagne.

Les bergers conduisirent ensuite les voyageurs au sommet d'une autre montagne que l'on appelle Circonspection, et leur dirent de regarder dans le lointain. Y ayant porté la vue, ils aperçurent des gens qui marchaient parmi des tombeaux, et qui leur parurent être aveugles, parce qu'ils bronchaient de temps en temps, et qu'ils ne pouvaient se tirer de cet endroit.

Que signifie ce que nous voyons, dirent les voyageurs ? Les bergers répondirent : N'apercevez-vous point un peu plus bas que ces montagnes une barrière qui est dans une prairie sur la gauche du chemin. Ils répondirent qu'ils la voyaient. Eh bien, dirent les bergers, par-delà cette barrière il y a un sentier qui mène directement au Château-du-doute, lequel est gardé par le Géant-désespoir. Ces hommes, (en montrant ceux qui étaient parmi les tombeaux), s'étant mis en

pèlerinage comme vous avez fait, sont venus jusqu'à cette barrière. Là trouvant que le chemin droit était raboteux, ils ont préféré d'aller par la prairie, où ils ont été pris par le Géant-désespoir, qui les a menés dans son château. Après les avoir gardés quelque temps dans un cachot, il leur a crevé les yeux, et les laisse errer parmi ces tombeaux; de sorte que cette parole du sage se trouve remplie : « L'homme qui s'égare de la voie de la doctrine demeurera dans l'assemblée de la mort. » À ce récit Chrétien et l'Espérant se regardèrent l'un l'autre, et les larmes coulèrent de leurs yeux en abondance, mais ils ne dirent rien aux bergers.

Ils portèrent ensuite leurs pas vers un fond où il y avait une porte sur le côté d'une montagne. Les bergers ouvrirent la porte, et leur dirent d'y regarder. Ils y portèrent donc la vue, et virent que cet endroit était noir, obscur et plein de fumée; ils crurent aussi entendre un bruit sourd, comme celui que fait la flamme, et des cris horribles de gens qui étaient dans les tourments. Où sommes-nous, s'écria Chrétien ? Les bergers lui répondirent, ceci

est un sentier détourné de l'enfer, et c'est le chemin que prennent les hypocrites; ceux qui vendent leur droit de naissance, comme Ésaü, qui trahissent leur maître, comme Judas; qui blasphème la Divinité, comme Alexandre; et ceux qui mentant au Saint-Esprit ressemblent à Ananie et à sa femme Saphira.

Je conçois, dit l'Espérant, que si ceux qui éprouvent un sort aussi funeste avaient eu le bonheur de voir ce que nous voyons dans notre pèlerinage, ils eussent fait leurs efforts pour n'y pas tomber. Oui, dirent les bergers, pourvu qu'ils en eussent conservé le souvenir pendant longtemps.

Les pèlerins témoignèrent être curieux d'en voir davantage; les bergers y consentirent, et ils les promenèrent jusqu'à l'extrémité des montagnes. La beauté de tous ces endroits, et les choses curieuses qu'ils voyaient leur donnaient la plus grande satisfaction. Pour terminer cette promenade, les bergers se dirent l'un à l'autre : Montrons aux pèlerins les portes de la Cité-céleste, et essayons s'ils pourront se servir de nos verres d'approche. Les pèlerins acceptèrent la proposition avec plaisir,

et les bergers les ayant conduits au sommet d'une montagne appelée Clarté, ils leur donnèrent leurs verres pour regarder : mais les ayant essayés, le souvenir de ce qu'ils avaient vu en dernier lieu leur fit trembler la main, ce qui les empêcha de distinguer bien clairement; cependant ils entrevirent un peu la porte, ainsi qu'une petite partie de la gloire de cet endroit. En s'en retournant vers les tentes, Chrétien et l'Espérant se disaient, les bergers nous ont révélé des secrets qui sont cachés aux autres mortels; ô hommes, si vous désirez voir des choses inconnues, des choses mystérieuses, ayez recours aux bergers.

Lorsque les pèlerins furent sur le point de partir, un des bergers leur donna un renseignement pour le chemin; un autre leur recommanda de se garder du flatteur; le troisième leur dit de bien prendre garde à ne point s'endormir sur la terre enchantée; et le quatrième leur souhaita que l'Ange du Seigneur les accompagnât.

Les pèlerins, après avoir fait leurs adieux et leurs remerciements aux bergers, descendirent les

montagnes, et suivirent la route qui mène à la cité. Ils avaient déjà fait un peu de chemin, lorsqu'ils entrèrent dans une route fort obscure, où ils rencontrèrent un homme que sept démons avaient lié avec de fortes cordes, et qu'ils traînaient à cette porte qu'ils avaient vue sur le côté de la montagne. Ce coup d'œil les fit trembler tous deux. Chrétien regarda s'il pourrait reconnaître cet homme que les démons emmenaient, et il crut que ce pouvait être un certain Apostat qui demeurait dans la ville de Désertion : mais il ne put pas bien distinguer son visage, parce qu'il penchait sa tête comme un voleur qui est pris. Lorsqu'il fut passé, l'Espérant regarda derrière lui, et aperçut que sur le dos de cet homme il y avait un écriteau avec cette inscription : Professeur d'impudicité, et apostat insigne.

Cette vue ne fit que les fortifier dans le parti qu'ils avaient pris, et Chrétien dit à l'Espérant : « Mon frère, tenons-nous de plus en plus sur nos gardes, car il serait possible que nous fussions attaqués par les voleurs de grand chemin qui servent sous le roi de l'Abîme-sans-fond. » Et bien, dit l'Espérant, si le cas arrivait, il faudrait nous

défendre avec courage. Oui, sans doute, dit Chrétien : mais il n'est pas moins vrai que ces coquins forcent quelquefois les plus braves de reculer. Quels chagrins n'ont-ils pas donné à David, et quelles larmes ne lui ont-ils pas fait répandre ? Hamon et Ézéchias, quoique vaillants, furent attaqués par eux, et malgré leurs efforts ils en reçurent des blessures; Pierre voulut une fois essayer ce qu'il pourrait faire, et quoique prince des apôtres, ils le réduisirent à un tel état, qu'il ne fallut que la voix d'une simple servante pour l'épouvanter.

Outre cela leur Roi se tient toujours à portée de les entendre; et s'ils se trouvent dans quelques mauvais pas, au moindre signal il vient à leur aide. C'est de lui qu'il est dit : « Si on veut le percer de l'épée, ni l'épée, ni les dards, ni les cuirasses ne pourront subsister devant lui, car il méprise le fer comme de la paille, et l'airain comme un bois pourri; l'archer le plus adroit ne le mettra point en fuite, les pierres de la fronde sont pour lui comme de la paille sèche, et il se rira des dards lancés contre lui. » Que peut faire un homme contre un

pareil adversaire ? Il est vrai que si, pour se défendre, il avait un cheval tel que Job le dépeint, il pourrait faire des actions mémorables. Cet animal guerrier est plein de force, le souffle si fier de ses narines répand la terreur : il frappe du pied la terre; il s'élançe avec audace; il court au-devant des hommes armés; il ne peut être touché de la peur; le tranchant des épées ne l'arrête point; les flèches sifflent autour de lui, le fer des lances et des dards le frappe de ses éclairs; il écume, il frémit, il semble vouloir manger la terre, il est intrépide au bruit des trompettes : lorsque l'on sonne la charge, il dit, allons; il sent de loin l'approche des troupes, il entend la voix des Capitaines qui encouragent les soldats, et les cris confus d'une armée. Voilà le secours qu'il faudrait avoir : mais pour de pauvres fantassins tels que nous, nous ne devons jamais souhaiter de nous trouver vis-à-vis de pareils ennemis, ni nous vanter comme si nous étions capables de belles choses, tandis que nous entendons raconter que d'autres ont été vaincus; ni nous confier dans notre propre courage, puisque ce sont ceux qui paraissent avoir le plus de confiance qui succombent les premiers lorsqu'ils sont à

l'épreuve, témoin Pierre dont je vous parlais; il se vanta, et par un pur effet de sa présomption il crut pouvoir montrer plus d'attache à son maître que tous les autres, cependant qui fut plus humilié que lui ?

Je conviens, dit l'Espérant, que vous avez raison, et que nous devons nous défier de notre propre faiblesse, et profiter de l'avis d'une personne respectable qui nous a dit : « Prenez surtout le bouclier de la Foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés du malin esprit »; alors il est rare que Dieu lui-même ne vienne pas à notre secours, et nous n'avons rien plus à redouter. C'est sa présence qui comblait de joie David même dans la vallée de l'ombre de la mort, et Moïse préférait de mourir, plutôt que de faire un pas sans son Dieu. O mon frère, s'il est avec nous, nous ne craignons point dix mille hommes armés; mais sans lui les plus braves ne peuvent que tomber dans l'esclavage.

Comme ils marchaient en s'entretenant de la sorte, ils arrivèrent à un endroit où ils virent un

autre chemin qui tombait dans le leur, et qui leur parut aussi étroit que celui dans lequel ils étaient; ils se trouvèrent pour lors fort embarrassés de savoir lequel des deux ils prendraient, car tous deux étaient étroits et allaient devant eux. Pendant qu'ils délibéraient, ils aperçurent un homme dont la peau était noire, mais dont les épaules étaient couvertes d'un manteau brillant. Cet homme vint à eux, et leur demanda en les abordant pourquoi ils s'arrêtaient dans cet endroit. Ils répondirent qu'ils allaient à la Cité-céleste, et qu'ils ignoraient lequel des deux chemins ils devaient prendre. Suivez-moi, leur dit-il, car c'est là où je vais.

Ils le crurent et le suivirent dans le chemin qui venait tomber dans celui qu'ils auraient dû prendre. Ce chemin tournait insensiblement, et les éloigna tellement de la cité à laquelle ils désiraient aller, qu'en peu de temps ils y tournèrent le dos. Cet homme les entretenait de propos séduisants, sur leurs vertus, sur leur mérite, sur leurs perfections : ils le suivaient toujours, mais au moment qu'ils ne s'y attendaient pas, ils furent pris tous deux dans un filet, où ils se trouvèrent tellement embarrassés

qu'ils ne savaient plus que faire. Alors le manteau blanc que portait l'homme noir tomba de ses épaules, et ils virent où ils étaient. Ils restèrent là pendant quelque temps à jeter des cris, car ils ne pouvaient pas par eux-mêmes sortir de l'embarras dans lequel ils se trouvaient.

Chrétien dit à son compagnon : « Je vois maintenant la faute que j'ai faite. » Les bergers nous avaient recommandé de nous garder des flatteurs, et nous avons trouvé aujourd'hui ce que l'homme sage a pronostiqué, qui est, que celui qui tient à son voisin un langage flatteur et déguisé tend un filet sous ses pieds. Ils nous avaient aussi donné, dit l'Espérant, un renseignement pour nous diriger dans notre route; hélas ! nous avons aussi oublié d'y lire. David se montra bien plus sage que nous; car il dit : « J'ai considéré les œuvres des hommes par les paroles qui sortaient de leur bouche, et je me suis garanti de marcher dans la voie du destructeur. »

9e partie

Ils restèrent ainsi pendant quelque temps à gémir sur leur sort : à la fin ils aperçurent une personne brillante qui venait à eux, et qui tenait à la main un fouet de petites cordes. Quand il fut arrivé à l'endroit où ils étaient, il leur demanda d'où ils venaient et pourquoi ils étaient là. Ils lui répondirent, nous sommes de pauvres pèlerins qui allaient à Sion; mais nous avons été mis hors de la route par un homme noir vêtu de blanc, qui nous a engagés de le suivre en nous disant qu'il y allait aussi.

Celui qui tenait le fouet leur dit : cet homme était un flatteur, un faux apôtre qui s'était transformé en ange de lumière. Alors il déchira le filet et les débarrassa. Ensuite il leur dit : « Suivez-moi, je vais vous remettre dans votre chemin », et il les ramena à celui qu'ils avaient quitté pour suivre le flatteur. Là il leur demanda : Où avez-vous passé la nuit dernière ? — Avec des bergers sur les montagnes délectables. — Ne vous avaient-

ils pas donné un renseignement pour vous conduire dans le chemin ? — Oui, ils nous l'avaient donné. — Vous trouvant embarrassés, l'avez-vous pris pour le lire ? — Nous avouons que nous ne l'avons pas fait. — Par quelle raison ? — Nous l'avons oublié. — Les bergers ne vous avaient-ils pas aussi recommandé de prendre garde au flatteur ? — Cela est vrai; mais nous n'avons pas imaginé qu'un pareil homme pût être un flatteur.

Alors je vis dans mon songe qu'il leur commanda de se coucher par terre. Quand ils eurent obéi, il les châtia sévèrement, pour les punir d'avoir quitté le bon chemin; après quoi il leur dit : « Je réprimande et je châtie les gens que j'aime : soyez désormais attentifs et repentants. Continuer votre route, et prenez bien garde à l'autre avis que les bergers vous ont donné. Chrétien et l'Espérant le remercièrent, et ayant repris leur route, ils se disaient : nous avons commis une grande faute, et nous avons bien mérité d'être châtiés; notre exemple doit être une bonne leçon pour les pèlerins qui nous suivront.

Ayant fait un chemin assez considérable, ils arrivèrent dans un pays dont l'air, quand un étranger y arrivait, était propre à l'assoupir. L'Espérant commença à s'y sentir pesant, et il lui prit une forte envie de dormir, de sorte qu'il dit à Chrétien : « Le sommeil me gagne, et j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux : couchons-nous ici. »

Chrétien. Gardons-nous-en bien, à moins que nous ne voulions jamais nous éveiller.

L'Espérant. Pourquoi donc, mon frère ? Le sommeil répare les forces d'un homme fatigué; et si nous nous y livrions un moment, il nous rétablirait.

Chrétien. Ne vous ressouvenez-vous pas qu'un des bergers nous a recommandé de nous méfier de la Terre-enchantée; il a voulu dire par là de nous garder de nous endormir : c'est pourquoi ne dormons pas comme les autres, mais veillons, et gardons-nous de l'assoupissement de l'âme.

L'Espérant. Je reconnais que j'allais faire une

faute, et si j'eusse été seul, j'aurais en m'endormant, couru les risques de périr : je vois la vérité de ce que le sage a dit : que deux hommes valent mieux qu'un. Dans cette occasion je dois mon salut à votre compagnie, et j'espère que vous serez récompensé de ce service.

Chrétien. Présentement, mon frère, pour nous préserver du sommeil qui pourrait nous surprendre, entretenons-nous de quelque sujet édifiant; par exemple, dites-moi, je vous prie, ce qui a pu vous donner la pensée de faire ce que vous faites actuellement ?

L'Espérant. Vous voulez dire comment je vins à penser au salut de mon âme.

Chrétien. Oui, c'est ce que je veux dire.

L'Espérant. Hélas ! je fus pendant longtemps à porter le plus grand attachement aux choses qui étaient exposées et vendues au marché de notre ville : choses qui, selon que je le crois présentement, m'auraient entraîné vers ma perte, si

j'eusse continué à leur être attaché.

Chrétien. Quelles étaient ces choses ?

L'Espérant. Je désirais avec ardeur les richesses et les trésors du monde. Je me plaisais dans la débauche, à passer les nuits dans les divertissements, à me livrer aux excès de la boisson et de l'impureté, aux jurements, au mensonge; je violais l'observation des jours de fêtes, et me portais à tout ce qui peut causer la perte de l'âme. Mais enfin faisant attention aux choses qui sont de Dieu, et ayant aussi entendu parler de vous et de votre ami Plein-de-foi, qui a été mis à mort au marché de Vanité à cause de sa foi et pour avoir bien vécu, je trouvai que la fin de toutes les choses que j'aimais était la mort, et que c'était ce qui attirait la colère de Dieu sur les enfants de désobéissance.

Chrétien. Fûtes-vous d'abord convaincu de cette vérité ?

L'Espérant. Non, je ne voulais pas d'abord

connaître le mal du péché, et la damnation qui attend ceux qui le commettent, et même, quand mon esprit commença d'être ébranlé par la parole de Dieu, je m'efforçai de fermer les yeux à la lumière.

Chrétien. Et pourquoi cherchez-vous ainsi à détourner les premières impressions de l'Esprit de Dieu sur vous ?

L'Espérant. C'est que j'ignorais d'abord que ce fût l'ouvrage de Dieu, et un effet de sa bonté pour moi. Je ne pensais point que c'est en lui faisant connaître le péché que Dieu commence la conversion d'un pécheur; en second lieu, le péché flattait encore ma chair, et j'avais regret de le quitter; de plus, je ne pourrais vous exprimer combien il me coûtait de me séparer de mes anciennes connaissances, et de ne plus me trouver avec elles; enfin, les moments où j'étais convaincu m'épouvantaient si fort et me causaient un tel trouble, que je ne pouvais pas prendre sur moi de changer.

Chrétien. Quel sujet pouvait rappeler à votre esprit le souvenir de vos péchés ?

L'Espérant. Il y avait plusieurs choses, par exemple; la présence d'un homme de bien que je rencontrais dans les rues; lorsque j'avais entendu faire quelque lecture dans la Bible ou dans quelque autre ouvrage de piété; lorsque je craignais quelque maladie, et que je me sentais quelque violent mal de tête. Je me rappelais surtout mes péchés, quand j'entendais sonner les cloches pour quelque mort; car je pensais que je devais moi-même mourir, et que dans peu je pouvais paraître devant Dieu et être jugé.

Chrétien. Pouviez-vous commettre des fautes, quand vous pensiez à ces choses ?

L'Espérant. Hélas ! je sentais toujours que mon penchant me portait au péché, quoique ma conscience me le reprochât, ce qui était un double tourment pour moi.

Chrétien. Que faisiez-vous dans cet état ?

L'Espérant. Je pensais que je devais m'efforcer de mener une meilleure vie; car autrement, me disais-je à moi-même, je suis sûr d'être damné.

Chrétien. Et vous efforciez-vous de vous corriger ?

L'Espérant. Oui, et d'éviter non-seulement de commettre le péché, mais aussi de fuir les sociétés qui m'y portaient, et de m'appliquer à des devoirs de piété, comme de prier, de faire de bonnes lectures, de gémir de mes fautes, d'avoir de bons propos avec mes voisins, et plusieurs autres choses.

Chrétien. Aviez-vous alors une meilleure idée de votre état ?

L'Espérant. Sans doute, mais à la fin mon trouble me reprenait.

Chrétien. Pourquoi vous reprenait-il, puisque vous vous étiez réformé ?

L'Espérant. Plusieurs choses me l'occasionnaient, surtout les paroles telles que celles-ci : « Toutes les œuvres de notre justice sont comme le linge le plus souillé. L'homme n'est point justifié par les œuvres de la Loi. Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites, nous sommes des serviteurs inutiles. » et plusieurs autres de ce genre; de sorte que je me voyais forcé de conclure que quoique ma nouvelle vie fût meilleure, j'avais cependant assez commis de péchés, et j'en commettais encore assez pour mériter d'avoir l'enfer pour partage.

Chrétien. Que pouviez-vous donc faire ?

L'Espérant. C'est ce que j'ignorais, jusqu'à ce que j'eusse consulté et ouvert mon cœur à Plein-de-foi, que je savais rempli de grandes connaissances : il me dit, qu'à moins que je ne pusse m'appliquer la justice d'un homme qui n'avait jamais commis de péché, ni ma propre justice, ni celle du monde entier ne pouvait me sauver.

Chrétien. Pouviez-vous penser qu'il fût possible de trouver un homme que l'on pût dire avec justice n'avoir jamais commis aucun péché ? Lui demandâtes-vous quel était cet homme, et comment vous pouviez être justifié par lui ?

L'Espérant. Oui, et il me répondit : « C'est le Seigneur Jésus, qui est à la droite du Très-Haut. » Vous ne pouvez, me dit-il, être justifié que par lui, soit par tout ce qu'il a fait lorsqu'il était sur la terre, soit par tout ce qu'il a souffert lorsqu'il a été mis à une croix. Je lui demandai comment il se pouvait faire que la justice de cet homme fût assez efficace pour en justifier un autre devant Dieu; et il me dit, que c'était parce que lui-même était un Dieu puissant; que tout ce qu'il avait fait, et que la mort qu'il avait soufferte, il ne l'avait fait et soufferte que pour moi; et que ses œuvres et sa justice pouvaient m'être imputées, si je croyais en lui. Là-dessus je représentai à Plein-de-foi que j'avais de la peine à croire que Dieu voulût me sauver.

Chrétien. Quelle réponse vous fit-il ?

L'Espérant. Il me dit : « Allez à lui, et voyez : soyez sûr que vous êtes invité à l'aller trouver, car il est toujours sur le trône de sa miséricorde, où il est prêt à pardonner à ceux qui viennent. » Alors il me donna un livre qui parlait de Jésus, et dont la lecture pouvait m'encourager d'aller à lui; il me dit touchant ce livre, que la moindre chose, que le plus petit iota qui y était renfermé, était plus certain que le ciel et la terre; que je devais à deux genoux supplier le Père de vouloir bien me révéler son Fils, et qu'il me le révélerait. Je lui exposai que je ne savais pas comment m'expliquer quand je serais devant lui, et voici les paroles qu'il me dicta pour cet effet : « Grand Dieu, daignez montrer votre bonté envers un pécheur tel que je suis; et faites-moi la grâce de connaître Jésus-Christ votre Fils et de croire en lui, car je vois que si je n'ai pas la foi en sa justice, je serai certainement rejeté. Seigneur, j'ai entendu dire que vous êtes un Dieu plein de miséricorde, et que vous avez arrangé de toute éternité que votre Fils Jésus serait le Sauveur du monde; permettez que je profite de cette faveur,

pauvre pécheur que je suis. Seigneur, soyez-moi propice, et faites connaître l'étendue de votre grâce en sauvant mon âme par les mérites de votre Fils Jésus. Amen. »

Chrétien. Fîtes-vous la prière qui vous avait été recommandée ?

L'Espérant. Oui, souvent, et très souvent.

Chrétien. Et le Père vous fit-il connaître son Fils ?

L'Espérant. Ce ne fut pas d'abord, ni à la seconde, troisième et quatrième fois.

Chrétien. Que faites-vous pour lors ? Ne vous est-il pas venu en pensée de cesser de prier ?

L'Espérant. Hélas ! j'eus cette pensée plus d'une fois; mais j'eus le bonheur de me rappeler que ce qui m'avait été dit était vrai, c'est-à-dire, que sans la justice en Jésus-Christ le monde entier ne pouvait être sauvé. Je me représentais aussi que

si je cessais de prier, je devais m'attendre à mourir misérable, au lieu qu'en continuant je pouvais espérer de trouver grâce lorsque je viendrais à mourir. Cette parole surtout me consolait : « S'il tarde, attendez-le, car sûrement il viendra, et ne tardera pas. » Ainsi, ayant toujours persévéré à prier, le Père daigna me révéler son Fils.

Chrétien. Et de quelle manière vous le fit-il connaître ?

L'Espérant. Ce ne fut pas par les yeux du corps que je le vis, mais par ceux de l'esprit; et voici comme la chose arriva. Un jour j'étais fort triste, et cette tristesse était plus forte qu'aucune de celles que j'eusse ressenties dans ma vie. Elle était causée par les réflexions que je faisais sur la grandeur de mes iniquités. Dans ce moment je n'envisageais d'autre sort que l'enfer et la damnation dans mon âme, lorsque tout-à-coup je crus voir le Seigneur Jésus, jetant du haut du Ciel un regard sur moi et me disant, croyez au Seigneur Jésus-Christ, et vous serez sauvé.

Je lui répliquai : « Seigneur, je suis un grand et très grand pécheur. » mais il me répondit : « Ma grâce vous suffit. » J'osai lui dire : « Seigneur, qu'est-ce que je croirai ? » Dans le moment un trait de lumière frappa mon esprit; et ces paroles : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » me firent connaître que croire et aller était la même chose, et que celui-là vient et croit en Jésus-Christ qui a cherché son salut de tout son cœur par son moyen. Je compris que quoique grand pécheur, je pouvais espérer de lui être agréable et d'être sauvé par lui, parce qu'il nous a dit : « Celui qui vient à moi ne sera pas rejeté. » Ma confiance redoubla en entendant ces paroles : « Le christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs; il est la fin de la Loi pour justifier quiconque croit; il est mort pour nos péchés, et est ressuscité pour notre justification; il nous aime, et nous a lavés de nos péchés dans son propre sang : il est le médiateur entre Dieu et nous, étant toujours vivant pour intercéder pour nous. » De tout cela je conclus que je devais me regarder comme justifié en sa personne, et qu'il avait satisfait à nos péchés par

son sang; que ce qu'il avait fait pour obéir aux ordres de son Père, et en se soumettant à souffrir, ce n'était pas pour lui-même, mais pour celui qui en recueillerait le fruit pour son salut, et qui en serait reconnaissant. Alors mon cœur se remplit de joie, je versai des larmes d'attendrissement, et tous mes sentiments se portèrent à aimer Jésus-Christ, son peuple et ses voies.

Chrétien. C'était bien effectivement Jésus-Christ qui se montrait à votre âme : mais dites-moi quel effet cette révélation fit particulièrement sur votre esprit ?

L'Espérant. Elle me fit voir que toute la justice du monde n'est cependant qu'un état de damnation : elle me fit connaître que quoique Dieu doive satisfaire à sa justice, il peut néanmoins justifier le pécheur qui vient à lui : elle me couvrit de honte par la vie coupable que j'avais menée, et me confondit par le sentiment de ma propre ignorance; car il ne m'était jamais venu aucune pensée qui m'eût fait autant connaître combien le joug du Seigneur est doux : elle me fit aimer une

vie sainte, et désirer avec ardeur de pouvoir faire quelque chose pour l'honneur et la gloire du nom du Sauveur Jésus-Christ. Oui, je sentais que j'aurais répandu tout mon sang, et donné mille fois ma vie pour son amour.

10e partie

Pendant cet entretien les deux voyageurs avaient passé la terre enchantée, et étaient entrés dans le pays d'Emmanuel. À peine eurent-ils mis le pied dans cet heureux séjour, qu'ils se sentirent soulagés et rafraîchis par l'air pur et doux qu'on y respirait. Le chemin qui y passait était droit et uni. Ils entendaient de tous côtés le chant continuel des oiseaux, et la voix de la tourterelle; les ruisseaux qui baignaient les prairies y causaient un murmure agréable, et chaque jour la terre paraissait couverte de nouvelles fleurs. Dans cette contrée fortunée règne un printemps éternel; on n'y connaît point de nuit, et le soleil y brille en tout temps; aussi est-elle éloignée de la vallée de l'Ombre-de-la-mort, et les voyageurs ne pouvaient plus apercevoir de cet endroit le Château-du-doute.

Ils découvrirent de ce lieu la cité à laquelle ils allaient; ils y firent même la rencontre de quelques-uns de ceux qui l'habitent, car les anges s'y promènent assez ordinairement, parce qu'il est sur

les confins du Ciel. C'est dans cette terre que le contrat entre l'Époux et l'Épouse fut renouvelé, et duquel il est dit : « Comme l'Époux trouvera sa joie dans son Épouse, de même leur Dieu se réjouira en eux. » Le blé et la vigne n'y manquent jamais, et les deux voyageurs y trouvèrent en abondance tous les biens qu'ils avaient cherchés dans leur pèlerinage. Ils entendirent aussi des voix qui parlaient de la cité, et qui disaient : « Dites à la fille de Sion, voici votre Sauveur qui vient : il porte avec lui les couronnes et les récompenses qu'il veut donner. » Tous les habitants de cette contrée sont appelés le peuple saint, la race rachetée par le Seigneur.

Les pèlerins, en traversant cette terre, goûtèrent plus de plaisirs et de satisfaction qu'ils n'en avaient eu dans toute leur vie, et pendant qu'ils étaient dans le lieu de leur naissance. Comme ils approchaient de plus en plus de la cité, ils purent mieux la distinguer qu'ils ne l'avaient encore fait; elle était bâtie de perles et de pierres précieuses, et les pavés des rues étaient d'or. L'éclat de la cité, joint à la réflexion des rayons du soleil, fit un tel

effet sur Chrétien, qu'il en tomba malade de désir. L'Espérant eut aussi quelques accès de la même maladie, de sorte que s'étant couchés par terre pendant quelque temps, ils s'écrièrent avec transport : « Si vous voyez mon bien-aimé, dites-lui que je languis du désir de le voir. »

Des jardiniers de ces beaux lieux les voyant en cet état, s'approchèrent d'eux, et les exhortèrent à s'animer et à prendre courage, leur disant, qu'ils touchaient au but de leur pèlerinage, qu'ils jouiront bientôt et pour toujours de la vue de celui qu'ils aimaient et qu'ils avaient si fort désiré de voir. En même temps ils leur donnèrent d'un pain admirable, dont ils mangèrent, et d'un vin délicieux dont ils burent. Cette nourriture les ayant animés et fortifiés, ils se sentirent en état de continuer leur route.

Comme ils avançaient, ils rencontrèrent deux personnes dont les habillements étaient éclatants comme l'or, et dont le visage était brillant comme la lumière. Ces personnes leur demandèrent d'où ils venaient, dans quels endroits ils avaient logés,

quelles difficulté et quel périls ils avaient éprouvés, et quel étaient les plaisirs et les consolations qu'ils avaient eus dans leur voyage. Ils satisfirent a toutes ces questions, et ces deux hommes leur dirent : « Il ne vous reste plus qu'une grande difficulté à essayer, après quoi vous serez dans la cité. »

Chrétien et son compagnon demandèrent à ces hommes de vouloir bien les accompagner : ils leur répondirent qu'ils y consentaient; mais, leur dirent-ils, il faut que vous l'obteniez par votre propre foi; et ils marchèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de la porte.

Alors je vis dans mon songe qu'entre eux et la porte il y avait une rivière : mais il n'y avait pas de pont pour pouvoir la passer. À l'aspect de cette rivière les deux voyageurs furent frappés d'étonnement, d'autant plus que les deux hommes leur dirent : « Il faut de nécessité que vous traversiez cette rivière, ou vous ne parviendrez point à la porte. »

Les pèlerins leur demandèrent s'il n'y avait pas

un autre chemin qui pût mener à la porte. Oui, leur dirent-ils, il y en a un autre : mais il n'y a jamais eu que deux personnes, depuis la fondation du monde, à qui il ait été permis de le prendre, qui sont Énoch et Élie, et cette grâce ne sera accordée à aucun autre jusqu'au jour que le monde finira. Ces paroles jetèrent les deux pèlerins, et surtout Chrétien dans l'abattement; ils se mirent à regarder de tous côtés, pour voir s'ils ne découvriraient pas quelque autre chemin qu'ils pussent prendre pour éviter de passer cette rivière, mais ce fut inutilement. Ils demandèrent encore aux deux hommes brillants, si l'eau était profonde partout. Ils leur répondirent que non, et qu'ils la trouveraient plus ou moins profonde à proportion de leur foi dans le Maître de la place. Ils ajoutèrent qu'ils ne pouvaient dans cette occasion leur être d'aucune utilité; et ils les quittèrent.

Les voyageurs prirent donc leur parti de traverser la rivière. Chrétien en y entrant, ayant commencé à perdre pied, cria à son bon ami l'Espérant : « À moi, mon cher camarade, je vais aller au fond de l'eau, le flot est prêt à passer sur

ma tête et va m'engloutir. » Prenez courage, lui dit l'Espérant, je touche le fond et il est bon. Ah ! mon cher ami, dit Chrétien, la violence de la mort va me surmonter; je ne verrai pas cette terre délicieuse où coulent le lait et le miel. Dans le même temps l'esprit du pauvre Chrétien fut rempli d'une si grande obscurité qu'il ne pouvait pas voir devant lui, et il perdit le sentiment à un tel point qu'il ne pouvait pas même se rappeler, ni s'entretenir d'aucunes de ces douces consolations qui l'avaient plusieurs fois soutenu et fortifié pendant le chemin de son pèlerinage. Toutes ses paroles, au contraire, annonçaient les frayeurs de son esprit; elles montraient les craintes qu'il avait de mourir dans cette rivière et de ne point parvenir à la porte désirée, et combien il redoutait de n'y être pas admis. Il était aisé de s'apercevoir que ce qui jetait tant de trouble dans son âme était la pensée des péchés qu'il avait commis soit avant son pèlerinage, soit même après l'avoir entrepris; on pouvait encore remarquer qu'une des choses qui augmentait sa terreur était l'apparition d'esprits malins, ainsi que ses paroles le faisaient assez connaître.

Cependant l'Espérant avait beaucoup de peine à soutenir la tête de son ami au-dessus de l'eau; quelquefois même Chrétien perdait pied tout-à-fait et s'enfonçait. Dans cette cruelle position l'Espérant faisait les plus grand efforts pour le retenir; et quoique Chrétien fût à moitié mort, il tâchait de le fortifier, et lui disait : « Mon frère, mon ami, mon cher compagnon, prenez courage, je vois la porte et des personnes qui nous y attendent pour nous recevoir. » Mais Chrétien lui répondait, c'est vous, c'est vous qu'ils attendent, car vous avez toujours été rempli de foi et d'amour de Dieu depuis que je vous connais. Vous avez eu aussi les mêmes sentiments, disait l'Espérant à Chrétien. Ah, mon frère, lui répliquait celui-ci, si j'étais juste et pur, le Seigneur viendrait certainement à mon secours : mais ce sont mes péchés qui m'ont conduit dans l'abîme, et il m'a abandonné. Et quoi, mon cher frère, lui disait l'Espérant, avez-vous totalement oublié que Jésus-Christ est mort pour nous, et qu'il nous a lavés de nos péchés dans son sang ? Les peines et les faiblesses que vous éprouvez dans ce passage ne sont pas une marque

que le Seigneur vous ait abandonné; elles ne vous sont envoyées que pour vous éprouver; vous devez bien plutôt rappeler à votre esprit les faveurs dont sa bonté vous a comblé, et avoir dans votre détresse toute confiance en lui et en ses mérites.

Alors je vis dans mon songe que Chrétien resta pendant quelque temps à réfléchir; et l'Espérant lui dit encore : « Allons, mon frère, animez-vous; Jésus-Christ vous conserve et vous protège; vous êtes sous la garde de ce Dieu si bon et si miséricordieux. » À ces paroles Chrétien s'écria d'une voix forte : « Ah mon Dieu, ah mon Sauveur ! oui c'est lui, je le revois encore, et il me dit : Quand vous traverserez les fleuves, je serai avec vous, et leur flots ne vous engloutiront point : que son saint nom soit béni. » Ces mots mirent en fuite les esprits malins, qui n'osèrent plus rien entreprendre; et Chrétien ayant trouvé le fond, comme le reste de la rivière avait peu de profondeur, tous les deux achevèrent de le passer.

Étant parvenu sur le rivage, ils trouvèrent les deux hommes brillants qui les y attendaient, et qui

les ayant salués leur dirent : Nous sommes les esprits envoyés pour être utiles à ceux qui sont les héritiers du salut; et ils prirent ensemble le chemin qui conduisait à la porte. La cité était sur une hauteur fort escarpée : néanmoins les pèlerins y montèrent avec facilité, parce qu'ils étaient soutenus par les deux hommes célestes, et que d'ailleurs ils avaient laissé derrière eux leurs dépouilles mortelles. Ils franchirent donc la hauteur avec la plus grande rapidité, quoique les fondements sur lesquels la cité était bâtie fussent plus élevés que les nuages. En traversant la région de l'air ils tenaient des discours qui marquaient la paix et la tranquillité de leur âme; ils étaient remplis de confiance sur le sort qui les attendait, parce qu'ils avaient eu l'avantage de passer heureusement la rivière; et de plus, parce qu'ils avaient de pareils associés pour les aider.

Les discours qu'ils tenaient avec ces anges regardaient les avantages de la place où ils allaient; et ces êtres divins leur racontaient que sa beauté et sa gloire étaient au-dessus de toute expression. Vous approchez, leur disaient-ils, de la montagne

de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, où vous trouverez une troupe innombrable d'anges, d'esprits, de justes, qui sont dans la gloire. Vous allez être dans le paradis de Dieu, où vous verrez l'arbre de vie, dont vous mangerez les fruits qui ne se flétrissent jamais. Quand vous y serez arrivés, vous serez revêtus de robes blanches, et pour lors vous ne quitterez plus le Roi avec lequel vous converserez tous les jours pendant toute l'éternité; vous ne trouverez point dans ce lieu tout ce que vous avez éprouvé sur la terre; c'est-à-dire les peines, les afflictions, les maladies et la mort, car tous ces maux sont passés pour toujours. Vous allez vous rejoindre à Abraham, Isaac, Jacob, et aux autres prophètes que Dieu a préservés du malheur à venir.

Les pèlerins demandèrent : Qu'aurons-nous à faire, et quelles seront nos occupations dans la cité sainte ? On leur répondit : « Vous y recevrez la récompense de vos travaux; vous serez remplis de joie pour toutes vos afflictions; vous recueillerez ce que vous avez semé, et le fruit de toutes vos prières, de vos larmes, et de tout ce que vous avez

souffert pour le Roi dans le cours de votre pèlerinage. Là vous porterez des couronnes d'or, et vous jouirez sans cesse de la vue de celui qui est saint par excellence. Vous y servirez continuellement par vos louanges, vos acclamations, vos actions de grâce, celui que vous désiriez servir dans le monde, quoique ce fût avec beaucoup de peine, à cause de la faiblesse de votre chair. Vos yeux seront ravis de voir le Tout-Puissant, et vos oreilles enchantées d'entendre sa voix. Vous jouirez de la compagnie de vos amis qui vous ont précédés dans la cité sainte, et vous aurez le plaisir de recevoir ceux qui viendront après vous. Vous serez revêtus de gloire, de majesté, et dans un état digne d'accompagner le Roi des rois. Vous serez avec lui lorsque la trompette se fera entendre, et qu'il viendra sur les nuages porté sur les ailes des vents. Vous assisterez auprès de lui lorsqu'il sera sur son trône pour porter ses jugements, et vous aurez également votre voix lorsqu'il prononcera la sentence contre ceux qui ont opéré l'iniquité, soit anges, soit hommes, parce qu'ils étaient vos ennemis ainsi que les siens, et quand vous retournerez à la cité, vous serez avec

lui et ne le quitterez jamais. »

Comme ils approchaient de la porte, une compagnie de l'armée céleste en sortit pour venir au-devant d'eux. Les deux anges dirent à cette troupe divine : « Ces hommes que vous voyez ont été remplis d'amour pour notre Maître pendant qu'ils étaient sur la terre, et ont tout quitté pour son saint nom; aussi nous a-t-il envoyé pour les chercher, et nous les avons amenés au terme de leur voyage, qui est de se réunir à leur Rédempteur, et d'avoir le bonheur de le voir face à face. » Sur ce témoignage la troupe céleste fit une grande acclamation, en disant : « Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau. » En même temps plusieurs trompettes du Roi vinrent aussi à leur rencontre; ils saluèrent Chrétien et son compagnon, et pour les féliciter, ils donnèrent des fanfares mélodieuses que les échos du Ciel répétèrent.

Ensuite toute la troupe les environna; quelques-uns les précédaient, d'autres étaient à leurs côtés comme pour les garder et les garantir dans ces

régions élevées, les conduisant en triomphe, de sorte que quelqu'un qui aurait eu le bonheur de voir un pareil spectacle, aurait cru que tout ce Ciel était sorti à leur rencontre. Pendant qu'ils allaient ainsi tous ensemble, les trompettes ne discontinuaient pas de faire entendre des airs harmonieux; en même temps tous ces êtres célestes témoignaient à Chrétien et à son compagnon par leur gestes et par leurs regards, combien ils étaient charmés de les avoir pour associés, et avec quel plaisir ils venaient au-devant d'eux; de sorte que l'un et l'autre se croyaient déjà dans le séjour céleste avant que d'y être arrivés, tant ils étaient ravis de se trouver dans cette compagnie de bienheureux, et enchantés d'entendre cette musique délicieuse. Bientôt ils parvinrent à la vue de la cité : et qui pourrait rendre les sentiments dont ils furent pénétrés, et la joie qu'ils ressentirent, en pensant qu'ils allaient jouir du bonheur d'être dans une telle compagnie, et cela pour toujours et à jamais ? Ces sentiments sont au-dessus de toute expression, et ne peuvent se décrire. Ils arrivèrent ainsi à la porte, et ils virent qu'au-dessus il y avait une inscription qui portait : « Heureux ceux qui

font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes. »

Alors je vis dans mon songe que les hommes brillants leur dirent d'appeler. Lorsqu'ils l'eurent fait, Moïse, Énoch, Élie et d'autres personnages parurent à la porte, et on leur dit : « Ces pèlerins sont partis de la cité de Destruction, et ont tout quitté par un effet de l'amour qu'ils ont pour le Maître de cette place. » Là-dessus les pèlerins donnèrent chacun les passeports qu'ils avaient reçus dans le commencement. On les porta au Roi, qui les ayant examinés, commanda qu'on ouvrît la porte, afin dit-il, qu'un peuple juste y entre, un peuple observateur de la vérité.

La porte leur fut donc ouverte, et dans le moment qu'ils y entrèrent ils furent transfigurés; on les revêtit d'habillements plus brillants que l'or; on leur donna des couronnes pour marque d'honneur, et des harpes pour célébrer les louanges de l'Éternel; et je crus entendre dans mon songe que toutes les cloches de la cité sonnaient en signe de

réjouissance, et qu'on leur dit : « Entrez dans la joie de notre Seigneur. » J'entendis aussi ces pèlerins qui eux-mêmes disaient à haute voix : « À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance, dans les siècles des siècles. »

Précisément comme on ouvrait les portes aux deux voyageurs pour les faire entrer, je regardai après eux, et je vis la cité, dont l'éclat était semblable à celui du soleil; ses rues me parurent pavées d'or, et plusieurs personnages s'y promenaient ayant des couronnes sur leurs têtes, et des palmes dans leurs mains; ils tenaient aussi des harpes pour chanter les louanges du Très-Haut. Plusieurs me semblèrent avoir des ailes, et ils se répondaient l'un à l'autre sans interruption : « Saint, saint, saint, est le Seigneur. »

Je désirais d'en voir davantage, mais les portes se refermèrent; le peu que je vis du bonheur de ces deux voyageurs me donna le plus grand désir d'avoir leur même sort, et de me trouver avec eux. Cette idée m'affecta si fort que je m'éveillai, et

mon songe me quitta.

Conclusion

Présentement, mon cher lecteur, que je vous ai raconté mon songe, voyez si vous pouvez l'interpréter : mais prenez garde de lui donner de fausses applications; car au lieu d'en retirer quelque utilité, vous ne pourriez que vous abuser et vous jeter dans l'erreur. Gardez-vous encore de tourner en plaisanterie ce que ce songe présente à l'extérieur; les figures et les portraits que j'emploie ne doivent point exciter vos risées et votre mépris : un tel sentiment ne serait tout au plus pardonnable qu'à des enfants et à des insensés; mais pour vous, vous devez découvrir ce que j'ai eu en vue en traitant un pareil sujet. Levez les rideaux et les voiles dont je me sers, prenez le sens de mes métaphores, et vous ne donnerez point dans l'erreur. Si vous chercher la vérité, vous y trouverez des choses qui peuvent être de la plus grande utilité à un bon esprit. Rejetez ce que je puis y avoir mis de vil, mais prenez l'or qui peut s'y trouver.